

Montparnasse-Oregon

En passant par la rue de la Convention



Bernadette Ledoux-Brodsky

Table des matières

Introduction
Retour à Montparnasse
Rue de la Convention
La Petite Rue
Souvenirs, souvenirs
Printemps 1945: le retour du père
Retrouver la tribu
Thanksgiving : Action de grâce
Fredericksburg
Le monde des animaux
Retour aux sources
Tranches de vie américaine
Pâques 2009
Force impassible
Printemps 2009
Mai 2009
Outer Banks
Les frères Wright
La colonie perdue
Cap Hatteras
MEMORIAL DAY, mai 2009
Jour du Souvenir
L'Amérique au jour le jour
Outer Banks: Un jour à la plage
Des chiens dans la piscine ?
Palm Beach
Monticello
Monticello, la demeure de Jefferson
Le domaine
N.B Jefferson 2010-2011
Wolf Trap
Emmylou Harris, Patty Griffin, Shawn Colvin et Buddy Miller
B.B. King
Évasion au bord de l'océan
Janvier 2010: le bonheur et le chagrin
2010: Les tempêtes du siècle
Retour au dix-neuvième siècle sous la neige
La chambrée
Pourquoi la souffrance?
France-États-Unis: octobre et novembre 2010
Et plus ça change, plus c'est la même chose: 2 novembre 2010
Décembre 2010
Henry David Thoreau: Walden
Oregon, nous voici !
En route pour l'aventure!
Crater Lake
Le Pacifique
Pistol River
L'appel des régions sauvages
Ashland
Qui suis-je
Conclusion

Montparnasse – Oregon

En passant par la rue de la Convention

Je crois l'âme immortelle,
et si c'est là une erreur,
c'est une erreur que j'aime

Caton

Bernadette Ledoux – Brodsky



Conception graphique de la couverture: M.L.. Lego et Yann Dufour

Photos des couverts: Jerry Brodsky

Photo couvert avant: La fontaine de l'observatoire, jardin Marco Polo, Paris, France

Photo couvert arrière: Crater Lake, Oregon, États-Unis

© Bernadette Ledoux-Brodsky, 2014

Dépôt légal – 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et archives Canada

ISBN: 978-2-924224-76-2

Aussi disponible en version papier et ePub

Tous mes remerciements à mon mari Jerry Brodsky pour son assistance technique et ses photos; à nos filles Jennifer et Kristel, ainsi que Vince, son époux (Tom étant malheureusement décédé depuis), pour leur encouragement.

Merci aux amis pour leur soutien parmi lesquels: Dominique Lanchon à Paris, Éliane Maciewski et son groupe d'amis.

À la mémoire de Roselyne, de Tom et de Katherine Lawrence, toujours présents dans nos coeurs.

Ce livre est dédié à nos trois petites-filles, Miranda, Sasha et Gabrielle qui charment nos vies. Nous leur souhaitons le plus de bonheur possible.

Bernadette Ledoux-Brodsky

Introduction

J'ai toujours aimé lire et écrire. Du plus lointain de mon passé de petite fille, je me revois avec un livre à la main. Puis adolescente, ma plume me guidait lors des dissertations que je devais présenter au lycée de Montargis, ville du Loiret où ma famille et moi habitions alors. À l'école primaire de Paris, rue Saint-Lambert dans le 15^e arrondissement, l'institutrice gardait mes rédactions et un jour, j'entendis mon père dire à Maman: «Tiens! La directrice de l'école m'a montré les rédactions de Bernadette!» Je ne dis pas cela dans le but de me vanter, mais bien parce que c'était ainsi, c'était dans ma nature.

La Sorbonne des années d'après-guerre, bien que surchargée, fut pour moi un lieu d'enrichissement intellectuel. Je me rappelle que durant ce passage de ma vie, le fait d'obtenir un diplôme devant nous permettre de gagner notre vie constituait, pour notre génération, une lutte difficile. La plume ne nourrit pas son écrivaine, à moins de devenir célèbre. Pourquoi avoir attendu si longtemps avant d'écrire? Parce que le gout de la vie me dévorait et qu'avant d'écrire, il me fallait d'abord vivre. Jeune, je me suis lancée à corps perdu dans les voyages, l'amour, le mariage, les enfants et encore les voyages. J'ai toujours bien écrit quelques pages ici et là, pour ensuite les déchirer ou les perdre, de même que j'ai écrit quelques poèmes, dont certains ont été publiés soit en anglais ou sur Internet, alors que d'autres ont été perdus à jamais.

Avec ce qu'elle contient de merveilleux, d'inattendu et aussi, de triste, la vie demeure cependant mon intérêt primordial. Je ne veux pas trop m'attarder dans des écrits traitant sur les calamités de l'existence, mais je sais qu'elles existent et je ne les nie pas. J'essaie simplement de les remettre à leur place en ne leur laissant pas la priorité. Le Bien, le Beau coexistent à côté de l'horreur et il me semble que si l'on donne avant tout la parole à ce qui nous fait progresser, cela fera peut-être bien pencher la balance en notre faveur.

C'est ainsi que j'ai lutté, que je lutte encore contre le cancer, et ce, autant pour les miens, que pour mes amis et moi-même. La maladie existe, mais je me dois de garder mes forces pour poursuivre mon combat. Aux États-Unis, nous traversons sans cesse de nouvelles catastrophes: Katrina, marée noire, récession... des tragédies se produisent constamment, sur ce continent, et si je les évoque dans cet ouvrage, je ne vais guère m'y attarder car la vie, qui est mon fil conducteur, se poursuit envers et contre tout.

Lire et écrire semblent désormais constituer les bases de ma vie. La lecture peut toutefois devenir une évasion et la réalité vient parfois brutalement nous confronter; elle nous attrape et nous domine par les sens. Et nous voici confondus, happés brusquement par sa beauté, sa laideur, sa violence et encore sa beauté, accompagnée, cette fois, de son vide vertigineux.

C'est alors qu'il faut écrire à nouveau pour cerner cette réalité, l'obliger à passer au crible de l'écriture pour mieux la saisir, mieux la comprendre et aussi, mieux s'en défendre. Écrire, c'est donc créer selon notre intuition ce que nous percevons vaguement, ce à quoi nous voulons donner forme. C'est aussi recréer ce qui existe déjà ou ce qui nous a précédés.

Et pourquoi écrire en français alors que j'habite les États-Unis depuis plus de quarante ans? Je pourrais écrire en anglais, me faire éditer, corriger... mes écrits seraient sans doute publiés plus facilement, le marché de la publication étant plus développé de ce côté-ci de l'Atlantique. Par fidélité envers la France? Je ne pense pas.

Ma relation avec la langue française est beaucoup plus complexe. En fait, c'est une véritable histoire d'amour où apparaissent des visages familiers comme entre autres, celui de ma mère qui m'apprenait à lire pendant la guerre, à même sous les bombardements, du fait que les écoles de Paris étant alors souvent fermées. Je n'ai commencé à fréquenter l'école qu'en 1945, soit à l'âge de sept ans. (Ah! J'oubliais... j'y suis allée durant un mois. C'était dans un petit village de la Nièvre appelé L'Évêque, près de La Charité sur Loire).

Retour à Montparnasse

J'avais déniché un appartement quelque peu désuet près de Port-Royal: il serait notre demeure pendant une semaine, notre royaume. J'allais m'immerger complètement dans mon passé – du moins le pensais-je. Je m'attendais à une légère nostalgie puisque j'ai habité ce quartier au temps de ma jeunesse. Nous avons régulièrement séjourné dans de petits hôtels du boulevard Raspail; j'ai souvent fait mes achats de livres dans différentes librairies de l'endroit et ai fouiné aux Galeries Lafayette... Mais de pouvoir s'abandonner ainsi sans hâte, sans but précis, pour le simple plaisir de flâner dans les rues, de revoir de vieilles boutiques, d'en découvrir de nouvelles, ce fut un luxe que je ne pouvais pas me permettre durant les années où mes parents étaient malades.

Me voici donc dans mon vieux territoire et à ma grande surprise, je m'y sens instantanément chez moi, comme si je ne l'avais jamais quitté! Ah! Ces démons de Montparnasse... si sympathiques! Les croissants achetés le matin et qui vont embaumer notre salle de séjour; le petit bar où je dévore, sur le zinc, un sandwich accompagné d'une bière; le kiosque où je lis les nouvelles, tantôt sérieuses, tantôt idiotes, selon le journal. Ce jour-là, je suis absorbée par la lecture d'un scandale de Gays (j'aime tout lire!) quand un passant, un monsieur de mon âge, me regarde d'un air taquin, m'adresse un clin d'œil et me dit: «Ah! Non, madame, ça n'est pas pour vous!»

Il y a aussi ce jour où je fais mon marché boulevard Edgar Quinet (j'ai habité à deux pas de ce lieu); j'achète, entre autres, une belle azalée quand un passant m'interpelle pour me demander: «Madame... vous avez l'air du quartier. Pourriez-vous m'indiquer où est le magasin X?» Comme il s'agit d'une nouvelle boutique, non, je ne peux le renseigner, mais quel bonheur de s'entendre dire: «Vous avez l'air du quartier!» Comme me l'a déjà dit une vieille amie: «Il y a des attitudes qui ne se perdent pas!»

Alors, mon vieux quartier... je te revois, je te respire, je suis sensible à tes bruits et aux voix des marchands appelant leurs chalands. En ce mois de novembre privilégié, j'apprécie le bleu du ciel par-dessus le gris des toits. Tu es comme un vieil ami qui m'attendait depuis toujours et maintenant que nous nous retrouvons, c'est un peu comme si nous ne nous étions jamais quittés.

Paris, c'est un peu comme un premier amour; on croit l'avoir oublié et puis un jour, au moment où l'on s'y attend le moins, il vient vous reprendre par le bout du cœur.

Rue de la Convention

Cette année-là, installés dans nos pénates parisiens, j'avais projeté de faire découvrir le quartier de mon enfance à mon mari.

Nous sommes arrivés de Montparnasse par le métro, station Convention. J'ai le cœur serré, je marche vite, forçant mon époux à accélérer le pas. Il doit être dix-huit heures, la nuit est tombée et les rues scintillent de leur douce lumière. Je retourne au lieu de ma naissance, de ma première enfance. Nous y étions passés, jadis, en voiture, mais rapidement. Cette année, cependant, je tiens à y faire mon pèlerinage aux sources. C'est donc à pied que nous descendons la rue. D'instinct, je retrouve mon sens de l'orientation. Je ne suis pas venue flâner dans ce voisinage précis depuis l'âge de onze ans. J'ai bien fait des visites administratives à la mairie du quinzième, d'accord, mais cette rue toute spéciale, je la gardais secrètement au fond de mon cœur, enfouie dans mes souvenirs d'enfant. Pourquoi avoir attendu si longtemps avant de revenir? La peur d'être déçue? Sans doute... On parle tant de construction immobilière dans le quinzième! Juste avant ma visite, une amie m'avait prévenue:

-Tu risques de ne pas retrouver ton immeuble!

Cette peur du changement, nécessaire à toute évolution qui pourtant nous bouleverse et nous arrache à nos racines... que vais-je trouver? Que reste-t-il de mon enfance? Nous descendons maintenant tout doucement cette rue simple d'un voisinage très parisien. Je suis d'abord frappée par le fait qu'elle me semble beaucoup plus étroite que je ne la voyais jadis: mes yeux d'enfant en avaient fait une avenue majestueuse. Même que je la préférais aux Champs Élysées... elle était mon univers, elle m'appartenait! Elle est toujours aussi animée, avec ses boutiques, mais bien moins bruyante que le carrefour Denfert-Rochereau. Les lampes de la rue diffusent une lumière réconfortante qui nous aide à accepter l'obscurité tombée du ciel très tôt pour ce début novembre.

Non, je ne suis pas déçue. Peu de choses ont changé, ici, et c'est le cœur battant que j'ouvre une à une les portes du passé. Nous descendons la rue, nous traversons et je reconnais l'immeuble sur le trottoir de gauche.

-Tu es sûre?

-Oui, continuons!

Je doute un bref instant... et si nous devions monter dans l'autre sens? Voilà qui permettrait à mon mari de se régaler! Sûrement qu'il me dirait: «Toi et ton sens de la direction... tu n'as pas changé!»

Eh bien non... Nous y sommes! 162, rue de la Convention! Je triomphe, je ne me suis pas perdue! Mon instinct et mes émotions m'ont guidée jusqu'ici! Et tant pis pour les imbéciles mâles qui prétendent que les femmes ont trop d'émotions! Un monsieur bien éduqué aurait sans doute pris une carte pour relever les numéros de la rue, pas moi! J'ai retrouvé cette jolie porte d'entrée en verre opaque abrité d'un beau motif en fer forgé très Art déco: je sais que mes parents avaient loué cet appartement en 1936, mais il me reste encore des recherches à faire quant à la date de construction de l'immeuble. Je suis devant cette porte, devant MA porte qui m'accueillait à chaque retour de l'école. Ivresse de la joie des retrouvailles! Je me retiens pour ne pas partir en sautant à cloche-pied comme lorsque je jouais à la marelle avec ma sœur et les petites filles du quartier. Je me sens prise entre le rire et les larmes (tant il est vrai que le rire est près des larmes.)

La concierge me disait: «Bonjour, Bernadette, ta maman t'attend!» Ignorant l'ascenseur, je montais alors l'escalier quatre à quatre jusqu'au premier étage pour aller me jeter dans les bras de ma mère.

Un flot de souvenirs m'envahit: quand nous rentrions tard, le soir, après être allées

au cinéma avec nos parents, la porte était fermée. À l'intérieur, il y avait une vieilleuse bleue. On appuyait sur un bouton avant d'entendre le son aigrelet d'une sonnette et ensuite, la porte s'ouvrait. De l'autre côté, c'était la concierge qui contrôlait tout. Nous étions bien gardés, car je me souviens avoir vu plusieurs sonnettes. Je crois que maintenant, il ne doit plus y avoir de locataires, chaque propriétaire devant «posséder» son propre appartement. Est-ce un progrès? Je ne sais pas... certainement un signe des Temps modernes. Qu'à cela ne tienne, l'immeuble est toujours présent, les appartements aussi et je vais pouvoir présenter Ma Petite Rue à mon mari. Il sera le témoin du lieu de mes jeux d'enfants. Car derrière l'immeuble débouchant sur la rue de la Convention se trouve La Célèbre Petite Rue!

La Petite Rue

Deux adultes se promènent ce soir sur la rue Léandri, qui fait le coin avec celle de la Convention. Tout est calme. Les lumières veillent aux différents étages. Je retrouve la fenêtre de la chambre que nous partagions, ma sœur et moi.

C'est le soir. Nous sommes allées nous coucher après que notre père eut fermé les persiennes. Les rayures de la lumière du belvédère se reflètent au plafond. Nous nous endormons en rêvant. Le matin, c'est l'animation joyeuse de la rue qui nous réveille. On ouvre les persiennes: clin d'œil sur les jardins d'en face, car nous avons la chance d'avoir deux jolis pavillons en vis-à-vis... rares vestiges du vieux Paris. Ces pavillons sont tels de vieux hôtels particuliers à l'architecture délicate et élégante. Une vieille dame toujours habillée et coiffée avec soin y habite avec son fils. Elle nourrit les pigeons du voisinage et s'amuse de nos éclats de rire; son fils part au travail sans oublier de nous dire «au revoir» à l'aide d'un signe de la main. Vite, il est temps de partir pour l'école! Petite rue, nous te retrouverons en fin d'après-midi!

À notre retour, à seize heures, après un bon goûter, il arrivait qu'un chanteur, muni de son accordéon, vienne jouer sa sérénade: «Quand nous chanterons le temps des cerises...», ou encore: «Elle était frisée comme un mouton... Valentine...»

Chaque fois, tout comme nous, plusieurs voisins se rendaient à leur fenêtre pour l'applaudir et lui lancer des sous enveloppés dans du papier journal afin qu'ils ne s'éparpillent pas. C'était notre «Comedia del Arte...»

Puis arrivait le moment décisif:

-Maman, on peut aller jouer dans La Petite Rue?

Elle hésitait chaque fois, sous prétexte qu'elle aurait préféré nous emmener au Champ-de-Mars ou au square Saint-Lambert que nous aimions beaucoup. Mais comme elle n'en avait pas toujours le temps et aussi, parce qu'elle savait que nous nous amusions beaucoup sur La Petite Rue, une fois par semaine elle nous donnait son consentement.

-Une heure, pas plus, nous prévenait-elle. Et revenez avant que votre père ne rentre du bureau!

Nous dévalions alors l'escalier où nous rencontrions Danielle et Alain (car nous nous étions bien sûr donné le mot...)

Dehors, l'aventure commençait! Pour des petites filles bien élevées, devenir des gosses de la rue, de vrais Titis, c'est tout un défi! En fait, les mères surveillaient de leur fenêtre et en cas de dispute, s'empressaient de faire remonter tout leur petit monde. Mais dans l'ensemble, nous, les jeunes, formions un bon groupe. C'est d'ailleurs là que j'ai appris à faire de la bicyclette et du patin à roulettes.

Souvenirs, souvenirs

Ma petite rue... Elle n'a donc pas changé. L'essentiel est toujours présent. Je crois rêver et pourtant, je vivais ici alors que je n'étais qu'une toute petite fille. Toutes ces années qui défilent... On change, mais change-t-on vraiment? Tiens... je remarque la présence d'un soldat montant la garde devant le deuxième pavillon, juste là, à gauche, en face de MA chambre. Je ne peux m'empêcher de lui demander ce qu'il fait ici, non sans lui expliquer que j'ai habité cette rue il y a de cela bien longtemps.

-J'habite loin d'ici, maintenant, lui dis-je comme pour m'excuser.

-Moi aussi, réplique-t-il, je vis en banlieue.

Je me retiens pour ne pas éclater de rire, sans oser lui dire que je venais des États-Unis.

-Et maintenant, ajoute-t-il, je monte la garde devant la délégation palestinienne.

Là encore, je me retiens; j'évite de lui dire que cela n'existait pas lorsque mes amis et moi faisons semblant d'appartenir à deux gangs opposés: décidément, la réalité dépasse la fiction. Il est jeune, il a l'air sympa, nous nous quittons en nous souhaitant bonne nuit.

Je quitte La Petite Rue avec quelques regrets, mais rassurée, toutefois, de savoir qu'elle existe encore. J'ai l'impression d'avoir ranimé certains esprits qui rôdaient en attendant mon retour et que cette visite, aussi brève fût-elle, était nécessaire à la survie d'une ronde d'enfants, des enfants qui ont grandi et qui sont devenus adultes; il demeurait encore, entre ces murs, l'image d'un rêve fragile que je n'avais pas le droit de laisser mourir, que ce soit par négligence, par oubli ou tout simplement parce que je suis devenue une «grande personne», comme le disait si bien le Petit Prince.

Printemps 1945: le retour du père

Nous étions sans nouvelles de lui depuis plusieurs mois; tout ce qu'on savait, c'est que plusieurs camps de prisonniers avaient été délivrés soit par les Russes, soit par les Américains. Lorsque nous arrivions au métro Convention, maman m'envoyait parfois demander aux prisonniers de retour s'ils avaient des nouvelles du camp «Oflag IVD». «Non» était toujours la réponse et nous rentrions tristounettes au logis.

Et puis un beau matin, alors que nous étions blotties au lit, ma sœur, maman et moi, voilà que nous entendons un coup de sonnette, suivi de la voix triomphale de Céline, notre concierge, qui nous annonce:

-Je vous amène une visite!

Maman a tout de suite sauté et a bondi hors du lit. Je revois encore la lumière du soleil se reflétant au plafond, animée par les rayures des persiennes: tout semblait si irréel. Céline est venue nous garder quelque temps dans la chambre tandis que nos parents retrouvaient leurs esprits. À la Libération de Paris, maman nous avait dit:

-La guerre est finie pour nous!

Et j'avais répondu, un tantinet existentialiste:

-Pourtant, rien n'a changé, ici...

La fin de la guerre, pour nous, enfants, c'était le retour de papa. Et je ne peux m'empêcher de penser à tous ceux et celles dont le père n'est jamais revenu et qui sont restés avec ce vide incompréhensible ou encore, à ceux pour lesquels la réunion, après tant d'années de séparation, ne fut pas réussie.

Puis vint le moment de le rencontrer ou plutôt, de faire sa connaissance. J'avais alors sept ans et aucun souvenir de lui. Lorsqu'il est parti à la drôle de guerre, j'avais à peine deux ans tandis que ma sœur Roselyne, née peu après son départ, n'avait que cinq ans au jour de son retour. Je me souviens d'un homme grand et maigre dans cette vieille capote militaire kaki, avec une besace sur le dos d'où s'échappaient des grains de café, une denrée rare à l'époque, qu'un passant lui avait donnés et qui faisaient la joie de maman! Je me souviens de son visage encore jeune, mais fatigué, de son sourire hésitant et de la gaucherie qu'était la sienne lorsqu'il nous a pris dans ses bras. Je sais que je l'ai aimé tout de suite, bien que je faisais preuve d'une certaine timidité et lui, d'une certaine hésitation. Je pense que ce fut plus facile pour Roselyne, du fait qu'elle était la cadette et qu'elle a su nous faire rire dès le début des retrouvailles. Les heures qui suivirent ce grand moment furent empreintes de surprises et de confusion, où la joie se mêlait à un certain sens de l'étrange et l'intuition que notre vie allait changer.

Les premiers changements touchèrent les partages d'affection: maman, Roselyne, moi et mon oncle Ferdinand, l'un des frères de maman qui jusque-là, occupait le rôle du père, formions un quatuor depuis plus de cinq ans. Et puis voici venir «Henri», comme tous l'appelaient, de qui maman était amoureuse. Suivirent les joyeux repas d'après-guerre pris en compagnie d'anciens prisonniers, repas où l'on mangeait ce que l'on parvenait à trouver sur le marché noir ou ce que nous arrivions à épargner avec les tickets de rationnement. Dans les conversations, les souvenirs de guerre étaient parfois évoqués avec un brin d'humour: un jour, papa dut troquer son alliance contre un morceau de pain, à l'exigence même d'un soldat russe qui circulait à cheval, tandis que les pauvres soldats français qui à la sortie du camp, étaient épuisés, devaient marcher à pied le ventre creux. Et maman de dire, en entendant cette histoire:

-Quand même, tu aurais pu garder ton alliance!

Puis les copains s'exclamaient alors que je me surprénais à imaginer le féroce soldat sur son cheval... À la tristesse de ceux qu'on avait perdus se mêlait le bonheur de se retrouver ensemble et surtout, cette force, ce désir de recommencer à vivre, simplement vivre, sans peur, sans bombardements et sans menaces.

Cependant, il y eut aussi le départ de mon oncle, celui-là même qui tint lieu de père pendant la guerre. Ne voulant plus vivre à Paris, il prit la décision d'aller travailler avec son frère, lequel démarrait une entreprise spécialisée en ameublement près de Dunkerque. Je pense qu'il voulait aussi nous laisser retisser nos liens familiaux, maintenant que le père était revenu. Je n'oublierai jamais mon chagrin lorsqu'on m'annonça son départ. J'ai fondu en larmes: on me reprenait un père, celui qui m'avait bercée et rassurée quand j'avais peur. J'étais dans ses bras lors de la rafle dans le métro, le soir où un résistant s'était enfui après avoir tué un Allemand et que l'armée d'occupation fouillait les hommes pour savoir s'ils ne dissimulaient pas une arme. Je ressens encore cette main dure du soldat sous la veste de Ferdinand et je revois son expression inhumaine quand il nous poussait, alors que mon oncle, lui, restait digne, courageux, en plus de me serrer dans ses bras. Comme il était alors plus de minuit, maman nous attendait à la maison, fort inquiète.

Nous avons vécu ensemble tant d'expériences, tantôt tragiques, tantôt drôles, malgré les dangers de l'époque. Nous savions que nous nous reverrions régulièrement tous les quatre ou cinq mois, mais ce n'était plus les mêmes visites quotidiennes, les trois coups frappés à la porte que je reconnaissais immédiatement, les taquineries et les fous rires. Je pense que papa fut peiné par mes larmes, mais je ne pouvais retenir mes sanglots... je n'avais alors que sept ans. Nous fûmes fidèles dans nos rapports familiaux. Bien plus tard, quand j'étudiais à Paris, Ferdinand venait me rencontrer pour m'inviter dans un bon restaurant. Ensuite, nous allions au théâtre ou voir un bon film. Jamais je n'oublierai ces visites, ces moments privilégiés. Une fois, entre autres, nous nous étions donné rendez-vous à Montmartre à huit heures du matin, bien avant l'arrivée on ne peut plus envahissante des touristes. Montmartre nous appartenait! On pouvait sentir les vieilles rues provinciales respirer de nouveau. Si les pavés pouvaient seulement parler pour nous raconter les émois des artistes des temps passés. Montmartre est vraiment défiguré, maintenant, avec ses faux artistes et ses cohues de gens perdus qui viennent du monde entier, à la recherche de leur identité. Tout comme moi, mon oncle adorait les vieux quartiers de Paris et aussi, nous déambulions bras dessus, bras dessous, comme les deux vieux amis que nous n'avions cessé d'être. Tant de senteurs et de saveur m'envahissent lorsque je me remémore ces ballades: l'arôme du café et le goût des croissants croustillants que nous savourions à l'ouverture des petits bistros où nous étions toujours bien accueillis par les garçons heureux de servir leurs premiers clients. Mon oncle devait cependant reprendre le train de la gare du Nord pour repartir dans le Pas-de-Calais. C'est à regret que nous nous quittions chaque fois, non sans savoir que nous venions à nouveau de vivre des moments précieux.

Un peu nostalgique, je reprenais ma vie d'étudiante. Une année, mes parents avaient retenu une belle villa à Calella, sur la Costa Brava en Espagne, pour toute la famille. Là, comme mes cousins avaient loué des pédalos, nous avons eu l'idée d'organiser une course. J'entends encore le rire de Ferdinand qui à mes côtés, pédalait de toutes ses forces. C'est ce souvenir que je veux conserver de toi... heureux sous le soleil, sur cette belle mer bleue. Ta vie n'a pas été facile, mais tu as su nous donner tant d'amour... j'aimerais pouvoir être sûre qu'il existe quelque part, dans cet univers infini, un petit coin de paradis où les âmes généreuses comme toi peuvent enfin s'épanouir.

Retrouver la tribu

Tout en me baladant sur les boulevards de Montparnasse et de Raspail, coupant à travers le dédale de petites rues, j'arrive sans le vouloir au cimetière de Montparnasse, «à quatre pas de ma maison», comme le chantait si bien Brassens. Rien ne change vraiment dans ce quartier et c'est rassurant. Je pense aussi à ma tribu que j'ai laissée, mais que je retrouverai en Virginie, tout près du Maryland. La vie est malgré tout inattendue. Qui aurait dit, lorsque j'avais vingt ans, que je débarquerais un jour dans le Maryland et que j'y prendrais souche! C'est alors que me revient à l'esprit cette rencontre avec une Gitane. C'était, je crois, rue Delambre. Elle m'avait pris le bras de force et m'avait prédit, en me lisant les lignes de la main:

-Toi, tu feras un grand voyage, tu te marieras avec un étranger, tu auras trois enfants et une longue vie.

Elle m'avait fixée de ses yeux noirs perçants avant de s'éloigner vivement sans rien me demander. Quelque peu interloquée, j'avais poursuivi ma promenade et vite oublié ce qu'elle m'avait dit. Je ne pensais pas, à l'époque, me rendre aux États-Unis, encore moins m'y expatrier. C'est beaucoup plus tard que je me suis souvenu de sa prédiction, laquelle s'est en partie réalisée, si ce n'est que je n'ai eu que deux enfants. Faut dire que le contrôle des naissances n'était pas encore très avancé au moment de sa déclaration. Quant à la longue vie, je commence à m'estimer privilégiée.

Ma tribu, je la reverrai: je reviens toujours sur le lieu de naissance de mes filles et petites-filles. Je ne saurais me passer d'elles. Avec leurs sourires, leurs larmes, leurs éclats de rire... elles me manqueraient terriblement.

Autre rencontre, cette fois à la Porte de Champerret, où j'attends l'autobus. Nous lions conversation avec une vieille dame très alerte qui me dit avoir quatre-vingt-treize ans tout en me dévoilant son secret:

-Je dois bouger et je prends ce bus tous les matins pour aller faire des courses.

Quand je lui raconte que je vis aux États-Unis avec ma famille, elle me dit:

-Vous savez, quand on a une famille, on peut vivre n'importe où.

Mystère de la vie, mystère de nos choix. Je suis pour la plupart du temps comme Édith Piaf et ne regrette rien. La nostalgie me semble futile. J'aime faire revivre mes souvenirs par écrit; c'est la création qui me donne une illusion d'éternité. Ce qui est écrit demeure, même si ce n'est que pour la tribu. Et la vie continue d'elle-même... parfois malgré nous, elle nous entraîne dans ses méandres, ses tourbillons parfois violents, mais aussi, dans ses flots tranquilles.

Thanksgiving : Action de grâce

Nous voici revenus en Amérique, ou plutôt, aux États-Unis, devrais-je dire, non sans un petit serrement au cœur, en ce qui me concerne, lorsque nous avons quitté Paris. C'est que je m'étais réhabituee à Montparnasse... c'est dangereux cela. Heureusement, la Tribu nous attend, les petites plus mignonnes que jamais. Là, nous allons célébrer Thanksgiving, la traditionnelle fête américaine. Les premiers pèlerins de la colonie de Plymouth en Nouvelle-Angleterre qui se sont réunis avec les Indiens, en 1621, pour remercier Dieu en raison de leurs récoltes seraient à l'origine de cette fête, bien que je laisse aux historiens le soin de vérifier la véracité de cette anecdote. La conquête de ce continent par les Européens blancs n'a pas toujours été favorable aux indigènes et il est bon de se rappeler leurs quelques périodes de trêve. Toujours est-il que Thanksgiving est reconnu tel un jour de fête le quatrième jeudi de novembre: c'est aussi le jour de l'année où on trouve le plus de monde sur les autoroutes et dans les aéroports!

Nous serons fidèles à cette fête. Pour l'occasion, notre fille aînée et son époux ont loué une vieille ferme en Virginie occidentale. La demeure est spacieuse, avec ses poutres, son parquet rustique et son mobilier de style colonial. Et nous voici ramenés dans le passé. Miranda, la petite cousine, est partie avec ses parents pour rendre visite à l'autre branche de la famille. Mais nous avons Gabrielle et sa belle chienne Ashley, mi-labrador, mi-je ne sais quoi, que ses parents ont adoptée il y a bien dix ans. Toutes les deux forment une paire d'amies inséparables.

Il va maintenant falloir nous mettre aux fourneaux, car le menu est élaboré. Selon Art Buchwald, humoriste américain et amoureux de la France qui nous a quittés il y a peu: «C'est le seul jour de l'année où les Américains mangent mieux que les Français!»

Voici d'abord la dinde farcie, accompagnée de nombreux plats de légumes: patates douces, squash (courgettes), typique de ce continent et parées de toutes les couleurs: orange, verte et jaune. S'ajoutent les cranberries (canneberges), également populaires au Québec, sans oublier les gros épis dorés de maïs. Au dessert, nous avons de nombreux gâteaux, dont une tarte à la citrouille. La table est resplendissante et la conversation animée. Un bon vin français établit la liaison entre les deux continents. Nous aimons cette fête, la première de la saison où tous aiment se retrouver entre amis et en famille.

Fredericksburg

Nous nous sommes rencontrées à Fredericksburg, en Virginie, «girls only» (entre filles), avec mes grandes et petites-filles. Est-ce un concept américain? En tout cas, ici, c'est fréquent et très sympathique. Il règne une ambiance printanière, en ce début de janvier, probablement de courte durée, mais dont chacun s'empresse de profiter. Cette ville, non loin de Richmond, est pleine de charmes, en plus d'être animée par les étudiants du Collège de Mary Washington. On y voit de jolies boutiques dont les vitrines brillent encore des décorations de Noël. Nos petites sont ravies; elles courent main dans la main, de vitrine en vitrine, et s'extasient.

-Oh! Un bonhomme de neige... un renne!

Comme Annapolis dans le Maryland ou Alexandria, également en Virginie, ces villes ont su préserver leur caractère ancien (du moins, pour ce continent): constructions à échelle humaine, immeubles à un ou deux étages, certains d'époque coloniale, et trottoirs spacieux qui laissent aux flâneurs toute liberté de se promener. Les enfants s'y sentent immédiatement heureux, comme dans un monde où il fait bon vivre. Nous allons voir les bords de la rivière; tout près, une église d'où sortent des fidèles Noirs, Africains-Américains, les hommes distingués dans leurs costumes sombres, les femmes dignes, élégantes et coiffées de chapeaux seyants. Tous nous sourient, amusés devant la joie de nos gamines.

Qu'il semble loin le temps de la guerre de Sécession; la bataille de Fredericksburg eut pourtant lieu le 13 décembre 1862. Ce fut la victoire du général Lee contre l'armée du nord qui préparait son avance sur Richmond, capitale des sudistes. Une véritable horreur, cette guerre, qui a fait tant de victimes et qui parfois, opposait même frère contre frère. Quelle idiotie ces batailles sanglantes qui furent la conséquence d'échecs de pourparlers et du refus d'accepter des compromis.

Avons-nous fait des progrès? J'ai lu, dans le journal, qu'il y avait eu, la veille de notre visite dans cette ville, une réunion des National Guards qui allaient partir en Irak. Éternel contraste de guerre et paix, ironie de la vie.

Notre famille finira malgré tout sa réunion dans l'unité: les petites cousines ont vraiment établi des liens solides entre elles, des liens, j'espère, qu'elles sauront protéger. Elles se quittent confiantes, en nourrissant l'espoir de se revoir bientôt.

Le monde des animaux

Toute petite, les chats ont accompagné mon enfance; nous avons ce bel angora gris aux yeux verts, mystérieux, distant, et cependant, affectueux dans les moments que lui seul choisissait. Les chiens m'intéressaient également. Adolescente, je fus élue l'amie d'un joli chien berger, Patou, lequel m'attendait chaque matin pour partir en randonnée. Fallait-il que je l'aime pour me lever tous les jours à six heures!

Mes parents louaient, en été, un logement situé sur une ferme près d'Orcières, dans les Alpes. Patou et moi avons décidé de faire une fugue chaque matin. Je lui dois mes plus belles balades alpestres... nous sautions des ruisseaux, il s'arrêtait pour sentir des fleurs (c'était un chien poète!) et je rapportais de ces escapades de jolis bouquets multicolores. Vers neuf heures, nous rentrions, le fermier de connivence heureux de revoir son chien et moi, de retrouver ma famille.

Aux États-Unis, j'ai eu «mon» chien. Il s'appelait Duffy. Jennifer a eu sa belle blonde Ashley, un Labrador, et sa famille et elle ont maintenant Cooper, un mi-labrador, mi-berger alsacien, enfant d'une de ces romances canines de minuit!

Kristel a perdu, il y a peu, son beau ténébreux, Léon, qui nous manque à chacune de nos réunions. Et les chats? Nous en avons eu au moins six, sans compter ceux que je gardais quelque temps avant de leur trouver une famille.

Sur le deck, sous le houx, nous avons toute une ménagerie d'écureuils, de tourterelles, de moineaux coquins et de mésanges agressives, malgré leur petitesse (mais il faut bien manger, n'est-ce pas?) Les fauvettes sont raisonnables alors que les cardinaux, pourtant éblouissants dans leur plumage pourpre, ne semblent pas se rendre compte de leur beauté. Puis arrivent les oiseaux bleus et les piverts tapageurs. Tous s'amènent pour le ravitaillement de graines que nous plaçons pour eux en hiver. À l'âge de deux ans, Miranda a dit, très idéaliste:

-Les écureuils viennent manger les graines et les partagent avec leurs amis!

En réalité, ils se chamaillaient quelque peu, bien qu'il m'a été permis d'observer une sorte de trêve entre oiseaux et écureuils, les deux groupes semblant s'être entendus pour venir à tour de rôle.

Ce matin, le refuge Audubon m'a offert un spectacle réconfortant: en effet, j'ai pu observer trois beaux chevreuils venus brouter dans la prairie. Le premier, grand et majestueux, est d'abord apparu. Je suis restée figée sur ma marche d'escalier. Quand il a jugé que je ne représentais aucun danger, il a dû communiquer avec les deux autres qui l'ont prudemment rejoint. Au même moment, au sommet des pins géants, deux piverts attaquaient à qui mieux mieux l'écorce où les attendait leur déjeuner.

Retour aux sources

Toujours en éveil, à l'écoute de mon cœur, des oiseaux, ce matin, nous ont réveillés, affolés par les flocons de neige et l'absence de graines sur le deck. Vite! Ne manquons pas à nos responsabilités. Nous n'aurions pas dû les gêner, mais... trop tard, maintenant. Ils attendent quelque chose de nous et nous devons assumer.

Plus d'une année depuis mes derniers récits. La vie nous a entraînés dans son cortège de surprises, de moments tantôt lents, tantôt précipités. Des moments de tristesse, mais aussi, de bonheur. Je vais redevenir sensible à cette voix intérieure qui m'aide à retrouver le passé tout en saisissant ce présent si précieux qui parfois, semble constituer tout ce que nous avons... mais que serait-il donc sans ces années passées et ces rêves d'avenir? Je suis prête à reprendre ce dialogue avec la voix de ma jeunesse, à écouter les jeunes voix d'aujourd'hui qui m'entourent, à essayer d'imaginer des lendemains encore possibles auxquels nous essaierons d'apporter nos chansons, malgré les difficultés quotidiennes qui s'amoncellent sur notre monde meurtri: c'est le moment de la vigilance.

De ce côté-ci de l'Atlantique, nous avons enfin, depuis le 20 janvier, un leader, un chef en qui nous pouvons placer notre espoir et notre confiance. Oui, les temps sont difficiles pour plusieurs. L'incertitude rôde et avec elle, un désespoir toujours latent. Il faut décidément s'accrocher, ne pas céder à un sentiment d'impuissance et de résignation au mal. On ose à peine écouter les nouvelles. Croire à un regain? Cette descente aux enfers peut-elle être évitée? Oui, nous avons Obama et sa nouvelle équipe qui bien sûr, est loin d'être parfaite du fait qu'elle est seulement humaine, mais ici et là, planent quelques lueurs: plus d'enfants jusqu'alors vulnérables vont être protégés par une couverture sociale.

De grands espaces, dans l'Utah, ont été arrachés des mains avides de promoteurs qui voulaient les exploiter pour y chercher du pétrole. Il est nécessaire de trouver des sources d'énergie écologiques qui ouvrent la porte à la création d'emplois verts. Tous ces buts louables semblent encore inaccessibles: c'est cependant aller dans la bonne direction.

-Yes, we can! (Oui, nous le pouvons!)

Que ces belles paroles d'espoir émanant de la campagne présidentielle demeurent ancrées en nous le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'enfin redémarre notre pauvre économie, si malmenée de par le monde.

-Yes, we can!

C'est l'heure du changement souhaité par la majorité du peuple américain. Nous, les anciens, le devons à ces générations montantes, désireuses de vivre. Dans sa première conférence de presse, notre nouveau président s'est adressé à la nation dans un style direct et énergique. Le ton de sa voix était à la fois volontaire et encourageant.

-The party is over! (La fête est terminée!)

Il semble que nous ayons enfin un chef qui veuille en finir avec tous ces jeux politiques qui ne profitent qu'aux puissants de cette triste arène qu'est devenu le Capitole.

«Que vous soyez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir»

Cher Lafontaine, vous aviez tellement raison.

Le président Obama représente l'espoir d'un peuple désenchanté avec le gouvernement de Washington qui ne répond plus aux aspirations de la Constitution et qui s'est éloigné des principes fondateurs de ce pays. Ces dernières années, les Américains des classes moyenne et défavorisée ont vu leur pouvoir d'achat diminuer, la précarité des emplois, leurs économies fondre et pour trop d'entre eux, leurs enfants partir en Irak ou en Afghanistan. Le rêve américain est-il mort?

American dream ou American greed? (Rêve américain ou cupidité américaine?)

L'avidité de banquiers corrompus et de requins de l'immobilier n'a guère aidé la situation. Et pourtant, ne pas perdre confiance, espérer malgré tout dans la force de quelques hommes et femmes de bonne volonté et garder la foi dans l'énergie de la vie.

Car cette énergie de la vie est toujours vibrante autour de nous. Nos petites de cinq ans, si désireuses d'apprendre à lire, à jouer du piano et à nager... et toi notre petite Sasha, née le 7 septembre 2007, il est grand temps que je te fasse pénétrer dans le monde des mots écrits, que je te raconte, que je te chante tes louanges. Tu as déjà dix-sept mois et tu nous enchantes. Petit bout de chou de la famille à qui tu apportes ton sourire, ton langage enfantin et tes espiègleries. Tu formes un trio adorable avec ta sœur et ta cousine. Yes we can!

Tranches de vie américaine

Nous allons partir demain pour les Outer Banks, archipel sis sur la côte de la Caroline du Nord. Après une tempête survenue la semaine dernière à Washington et ayant laissé près de dix centimètres de neige, ce qui est beaucoup, pour nous, et plutôt inattendu en ce début du mois de mars, nous rêvons de fleurs et de promenades au soleil. Ce matin, je m'empresse de faire quelques courses avant le départ. Du coup, c'est la chasse aux stations d'essence pour trouver celle dont le prix sera le plus bas! On sent de plus en plus les pincements d'une économie en crise. Je n'ai pas encore trouvé le prix qui me convient, alors je roule sur encore un kilomètre. Mais c'est idiot... finalement, pour économiser sur le plein, je me tape des kilomètres en surplus! Sur les bords de cette avenue chic des faubourgs, de pauvres émigrés provenant d'Amérique latine essaient de vendre des fleurs pendant qu'une pauvre femme se traîne sur sa canne. Pendant ces trois dernières décennies, ce n'est pas seulement l'écart entre les classes riche et moyenne qui s'est amplifié; il y a aussi la misère qui s'est accrue.

Pâques 2009

Que l'on soit croyant ou non, que l'on fasse partie d'une église, d'un temple, d'une mosquée ou non, il est difficile d'échapper aux rites du printemps, aux États-Unis. Ici, nous aimons les célébrations et nous créons des traditions!

À Washington, il y a le Festival des Cerisiers en Fleurs! C'est très beau; nous y sommes allés plusieurs fois, mais que de monde! Maintenant, nous préférons voir ce spectacle naturel dans les parcs des alentours.

Cette année, pour nous, Pâques-Passover ont commencé à Colonial Beach, le samedi, avec un délicieux repas en famille pris chez ma fille aînée. Tôt, le dimanche, les petites cousines ont fait la chasse aux œufs en chocolat cachés par le lapin de Pâques. Car ici, ce ne sont pas les cloches qui apportent les gâteries aux petits, mais un lapin légendaire, importé, paraît-il, par des Allemands venus s'installer en Pennsylvanie.

Puis nous avons décidé de faire un pique-nique dans un grand parc régional, non loin de chez nos enfants. Et nous voilà partis!

Le parc de Westmoreland, près de Fredericksburg, en Virginie, réserve bien des surprises. On le découvre par une route sinueuse qui serpente sous les grands arbres, dont certains offrent déjà un feuillage tendre d'un vert léger ou encore, d'un rouge renaissance. D'autres troncs massifs semblent attendre et tendent vers nous leurs branches encore dénudées, mais pour eux, ce n'est plus qu'une question de semaines, voire même de jours. Arrivés sur un plateau, le Potomac s'offre à nous au pied de falaises de calcaire, blanches et abruptes. Nous descendons doucement vers les rives. Le fleuve fait rouler ses vagues sous le vent qui nous secoue et nous sort de notre torpeur lorsque nous abandonnons le confort de nos voitures. Sur la plage, je dis à Miranda:

-On dirait l'océan, n'est-ce pas?

-Mais c'est l'océan! m'indique-t-elle d'un ton catégorique.

Elle a de quoi être confuse: on ne voit pas l'autre rive; on sent la pulsation de l'océan qui attire son fleuve. Malgré la force du vent et la fraîcheur, nous sommes tous de bonne humeur grâce au soleil radieux qui se joint à la fête. Gabrielle gambade avec son adorable chiot nommé Cooper et Sasha, le «baby» de la famille, toute dégourdie dans ses dix-huit mois, s'émerveille:

-Water, bateau!

Un mot français... je l'ai bien entendu! Résultat direct de mes comptines pour petits marins.

Il faut s'organiser pour le pique-nique; il sera plus simple que nos pique-niques en France. Assiettes en papier qui s'envolent, salades, sandwiches et tous ces œufs et lapins en chocolat. En fait, c'est un régal alors que se trouvent toujours devant nos yeux les ondes du Potomac. Nous ne sommes d'ailleurs pas seuls. D'autres promeneurs ont voulu se retrouver libres en plein air, loin de la pollution et des bruits de la ville.

Notre groupe décide d'explorer un peu plus. On pénètre alors sous les bois en suivant une piste: sens d'un monde inconnu, mystérieux, une beauté primitive, un sentiment de temps ancien. À présent, nous marchons seuls. De nouveau, s'offre à nous une vue panoramique sur les impressionnantes falaises contre lesquelles se jettent les flots du fleuve. Un panneau indique que nous sommes les spectateurs d'une mer disparue il y a de cela des milliers d'années. Des baleines venaient jadis donner naissance à leur progéniture. Mais tout n'allait pas sans peine, car elles étaient attaquées par de grands requins blancs. Dans les falaises où on peut trouver des fossiles, il est écrit: défense aux amateurs de trésors de faire des fouilles. Sur la plage, cependant, on peut chercher et risquer de trouver des dents et des os qui remonteraient à l'ère des dinosaures. Nous voici donc en

plein Jurassic Park!

Les yeux brillent: je sais que nous allons revenir et tenter l'aventure. Au-dessus de nos têtes planent deux aigles à tête blanche aussi majestueux que menaçants. Peu à peu, une certaine inquiétude nous gagne. Les petites veulent «rentrer à la maison.» Au retour, nous trouvons un beau terrain de jeux avec balançoires et toboggans: retour à la civilisation! Je vois mes petites-filles américaines que j'ai toujours estimées pionnières semblables aux enfants français qui jadis, s'amusaient au Jardin du Luxembourg. Et pourtant, quelle différence, me dis-je, entre elles et ce que j'ai connu dans mon enfance. Elles viennent de participer à une expérience très spéciale. J'étais la petite Parisienne jouant sur des allées bien ratissées et rectilignes. Il est vrai que nous allions dans les Alpes et les Pyrénées, mais ces montagnes ne me semblaient jamais si éloignées du monde civilisé. Comment réagiront nos petites? Seront-elles attirées par l'étude de cette mémoire ancienne et primitive qui peut fasciner et effrayer en même temps? Seront-elles découragées par la dureté de cette nature et de la survie des espèces? Ce sera à elles de décider. Pour le moment, elles ont besoin d'être rassurées, de revenir à l'abri.

De retour à la maison, il n'est plus question de fossiles: «Faisons une tea-party! Mettons nos jolies robes!» Nos exploratrices sont redevenues coquettes. Adieu jeans et chandails! Mettons nos robes à volants et nos collants soyeux! Même la petite Sasha réclame des collants doux. Elles font des révérences, dansent, suivent les traditions et écoutent les souvenirs plus récents qui leur sont racontés et qui les rassurent: la nature belle et sauvage n'a pas tué leur féminité.

Force impassible

Pour aller garder Miranda qui n'est pas bien aujourd'hui, je dois traverser le Potomac séparant le Maryland de la Virginie. Cri du cœur: «Qu'il est beau ce matin!»

Il roule des flots turquoise, parsemés d'écume blanche. Spectacle différent des eaux houleuses et tristes de décembre. À quoi est dû ce changement de couleur? Est-ce les eaux troubles qu'il a ramassées au cours de son voyage précédent? Qu'importe la raison... l'essentiel est de voir que le Potomac resplendit en cet instant printanier.

Miranda est toute congestionnée et apprécie ma compagnie en l'absence de sa maman. Nous lisons des livres et dessinons en attendant le retour de celle-ci. Ma sœur a téléphoné de France pour parler à la petite. Bien sûr, à trois ans, c'est l'anglais qui domine; mais elle comprend le français et sait bien répéter des phrases entières, à la surprise de sa grand-tante vivant de l'autre côté de l'Atlantique. Je repars rassurée. Au retour, dans la lumière féérique du crépuscule qui doucement se glisse parmi nous, c'est le mystère des cimes dénudées des arbres bordant le fleuve qui attire mon regard: comme chaque printemps, toutes semblent attendre leur résurrection. Sublimes, elles tendent leurs branches encore démunies dans les dernières lueurs du soleil couchant. Je me rappelle une vieille amie, une croyante américaine, qui un jour m'avait dit:

-Et si les arbres reviennent à la vie, pourquoi pas nous?

Il y a certainement un mystère dans cette force impassible de la nature, chantée par les poètes romantiques et dont il est bon de se souvenir à notre époque tant troublée et si désespérante avec ses guerres et ses famines.

La nature est cependant toujours présente; parfois hostile, oui, mais plus souvent accueillante, offrant la paix, la vraie paix intérieure du cœur et de l'esprit.

Printemps 2009

5 et 6 avril

Oh! Ces clichés du printemps, à la fois passés et éternels: retour à la vie, innocence du début du monde, espoir d'un ordre des choses moins violent. Nous avons commencé l'année en catastrophe: effondrement des marchés, clôture de banques et de grands centres financiers, descente aux Enfers, peur qui serre la gorge. Qui perdra son travail, qui perdra sa maison? Heureusement, nous avons ce président quasi messianique qui nous aide à tenir bon. Aujourd'hui, en ce début d'avril, la force de la nature nous oblige à regarder la situation en face. À quoi bon la peur et à quoi bon l'angoisse, surtout dans ce pays où l'on peut encore espérer?

J'ai vaguement, dans ma mémoire, l'image d'un champ de bataille: terre calcinée, soldats morts abandonnés... et pourtant, dans plusieurs arbres qui ont survécu au carnage, le printemps épanouit leur feuillage et les oiseaux recommencent à chanter et à construire leurs nids. Serait-il vrai que ces créatures d'apparence si fragile sont en fait plus fortes, plus sages que nous, elles les descendantes de dinosaures supérieurs à nos ancêtres?

Le printemps est arrivé avec son cortège de chants et de promesses. En ce dimanche des Rameaux, à l'église Unitarienne, le pasteur a évoqué un certain Jésus. Que ferait-Il, aujourd'hui, après avoir été acclamé par la foule? Irait-Il à Jérusalem ou marcherait-Il vers Washington pour y apporter son message de compassion et de paix après avoir chassé du Temple tous les marchands et changeurs d'argent, nos «traders» d'aujourd'hui?

«La maison de mon Père est une maison de prières, vous en avez fait un repaire de brigands!»

Et plus cela change, plus c'est la même chose. Savoir protester, savoir s'opposer, savoir garder ses repères, l'espoir dans ce monde parfois si décevant. Il est cependant difficile d'oublier cette impression lourde à supporter que rien ne va plus. Ce matin, on apprend avec horreur qu'un tremblement de terre a sévi en Italie. Nous sommes toujours à la merci d'éléments naturels hostiles qui s'ajoutent aux actes commis par la méchanceté humaine.

Mai 2009

Nous voici depuis quelques jours sous une pluie diluvienne. Jour et nuit, elle nous harcèle, nous rend de mauvaise humeur et nous poursuit de son crépitement incessant. Elle nous transforme en ermites à la recherche de projets délaissés que nous avons soudainement hâte de terminer. Les azalées et les lilas ploient sous le poids des trombes d'eau. Le seul bénéfique à tirer de ce déluge est le vert des pelouses. On se croirait en Irlande! Dimanche, c'était la Fête du Printemps, organisée par la société Audubon, et nous y sommes toutes allées, petites et grandes, munies de nos imperméables et de nos parapluies. Sous le grand portique aménagé d'une tente, nous avons pu entendre des chanteurs et guitaristes folkloriques; un peu plus loin, nous avons aperçu cinq beaux hiboux. L'un d'eux, que l'on appelle ici «The Barn Owl», le hibou des granges, était grand blanc et majestueux. Un autre, brun et plus petit, nous a séduites avec ses grands yeux verts qui nous regardaient fixement et qui me rappelaient étrangement le regard de ma chatte Tacha, celle que je n'oublierai jamais. Nous sommes revenues trempées comme des soupes! Il faisait bon de se retrouver au chaud, à la maison, et de se restaurer avec des gaufres garnies de fraises et de myrtilles.

Gabrielle et Miranda ont repris leur jeu là où elles l'avaient laissé. La veille, la petite Sacha nous avait bien fait rire lorsqu'après avoir terminé son assiette, elle devait poser son regard sur le cercle de famille avant de lancer:

-All done! (terminé).

Comme on ne lui connaissait pas cette expression, cela lui valut une ovation générale. Je reste toujours fascinée par cette acquisition du langage par les tout-petits.

Outer Banks

Nous voici repartis sur les routes, cette fois en direction de la Caroline du Nord, plus précisément vers ces îles qui vont de Corolla jusqu'à Cape Hatteras. «On the road.» Salut Jacques Kérouac...

J'espère retrouver mes forces après cette opération qui m'a franchement secouée – un cancer qui commençait à s'attaquer à un ovaire et, on l'espère, pris à temps. Au passage, je remercie mes docteurs et chirurgiens qui une fois de plus, m'ont sauvé la vie.

Route sans histoire, hormis le plaisir de rouler, de voir défiler de beaux arbres, d'être les témoins privilégiés de la lumière qui change, du soleil qui peu à peu descend au loin pour bientôt disparaître.

Nous sommes quelque peu dépaysés en arrivant ainsi en cette soirée de mi-mars au bord de l'océan. L'hôtel est confortable, le personnel très accueillant, sauf que le rugissement des vagues me prend à la gorge: je te revois enfin, mon vieil océan, toujours fidèle au rendez-vous de nos escapades. C'est toi qui vas m'aider à puiser en moi l'énergie nécessaire pour partir à la découverte de cet archipel!

Le lendemain matin, Kitty Hawk ressemble d'abord à une longue bourgade. Sur la route principale, l'ambiance est calme et tranquille. Faut dire qu'en cette saison, il y a peu de touristes. Cependant, tel que je m'y attendais, on a trop construit. Mais heureusement, il y a les parcs nationaux pour préserver la côte, les marécages, la faune et la flore. L'architecture des maisons de plage est malgré tout intéressante: grands balcons de bois, deck à chaque étage, couleurs pastel, jaune, turquoise, vieux rose. En fait, on dirait de grandes maisons de poupées. Un rêve de plage... sans condominiums affreux de cinq ou six étages. L'horizon est ainsi respecté. Kitty Hawk, Kill Devil Hills, ces noms évoquent les frères Wright, pionniers de l'aviation.

Un peu partout sur ces îles, je ressens cet «American Spirit», cet esprit d'audacité et de bravoure, ainsi que ce désir de dépasser les limites du monde connu. Wilbur et Orville Wright, tant en se donnant à leur passion qu'en respectant leur engagement d'aller plus loin pour découvrir de nouvelles frontières, ont fait avancer l'humanité. Mystère de la vie: d'où venons-nous? Où allons-nous?

Les frères Wright

Avec les frères Wright, nous sommes dans le domaine de l'aventure documentée. Le site de leurs premiers vols est minutieusement indiqué sur le sol, avec plaques à l'appui. À l'intérieur du musée, les Park-Rangers y vont de conférences riches en détail quant à la préparation requise, à l'époque, pour relever ce genre de défis. On ne peut s'empêcher d'admirer ces deux hommes, tant pour leur génie d'inventeurs que pour leur persévérance envers et contre tous alors que ni le gouvernement, ni l'armée américaine ne leur faisaient confiance.

Le 17 décembre 1903, les deux frères, à tour de rôle, décollent sur leur machine volante! C'est alors le début d'une nouvelle ère. Ils annoncent leur premier succès par l'entremise d'un simple télégramme envoyé à leur père. Ils présenteront leurs machines en Europe, en France et au Mans. Les Français avaient Blériot et, plus tard, Saint-Exupéry. Toujours cette belle alliance France-Amérique! Je me rappelle l'enthousiasme de mes parents, tout autant que celui de mes oncles et tantes, lorsqu'ils nous relataient l'effervescence qu'était celle des Français lorsqu'ils accueillirent, au Bourget, Lindbergh et son «Spirit of St-Louis» au terme de sa première traversée de l'Atlantique. Cela se passait le 21 mai 1927.

On aimerait tant que les êtres humains n'oublient jamais ces belles aventures qui nous unissent, nous rendent plus forts et nous procurent une espérance ferme en la vie.

Là encore, j'ai aimé la simplicité de ce parc, l'attention et la curiosité des touristes dont nous faisons partie. Cet été, nous y amènerons enfants et petits-enfants pour qu'ils découvrent à leur tour cette part de leur héritage et du patrimoine culturel de leur pays, mais surtout, pour qu'ils n'oublient jamais les noms d'Orville et Wilbur Wright!

La colonie perdue

On ne pourrait quitter cet archipel sans évoquer le sort de cette Colonie Perdue. Il y a longtemps, j'en avais entendu parler mais sans y prêter beaucoup d'attention, il faut bien le dire. Légende? Exagération? Quoi qu'il en soit, une fois sur place, la légende s'actualise. Il s'agit d'une colonie de pionniers venus d'Angleterre dans les années 1580. Sir Walter Raleigh organisait ces départs. Nos pionniers auraient été séduits par la beauté des paysages, des plantes et même, par l'accueil des Indiens avec lesquels, au début, il n'y eut pas de heurts. Mais que se passa-t-il par la suite? Certains pionniers décidèrent de retourner en Angleterre pour en revenir avec plus de vivres et d'équipement. La Colonie semblait établie; une petite fille venait de naître, Virginia Dare, la première petite fille née de parents anglais dans ce Nouveau Monde. Lorsque les navigateurs revinrent, ils ne trouvèrent AUCUNE TRACE de cette colonie et encore aujourd'hui, le mystère reste complet. Jusqu'à présent, les fouilles ne décèlent rien. Les gens du pays, les «locals» comme ils aiment se définir, semblent attachés à cette légende. Près de notre hôtel se trouve une route nommée: Virginia Dare road. Une des jeunes réceptionnistes me disait: «Je crois qu'ils ont dû partir avec les Indiens.»

On n'a retrouvé ni squelette, ni trace de violence, ni message indiquant où tout le monde était parti. Les fouilles se sont déplacées sur un autre site. Et le mystère demeure. Chaque été, il y a des représentations théâtrales où nous irons. Chaque année, des livres sont publiés, où l'on essaie de dévoiler le secret de cette Colonie Perdue. Quel fut leur sort? D'une certaine manière, nous, installés ici, leur devons tous quelque chose; nous devons être reconnaissants pour leur courage et leur esprit d'initiative. Nous ne devons pas les oublier et espérer retrouver leurs traces ou tout simplement, préserver la beauté du mystère.

Installée sur la côte est depuis plus de quarante ans, j'ai parfois du mal à imaginer qu'il y a environ quatre siècles, ce continent devait faire face à toutes ces invasions européennes, lesquelles étaient souvent brutales; il est difficile de faire la part des choses. Il y eut certes des conquérants avides de s'emparer des terres et qui n'hésitèrent pas à massacrer les Indiens. Il y eut également, sans doute, des pionniers persécutés pour des raisons religieuses ou trop pauvres pour rester dans leur pays et qui voulaient croire en des conditions de vie meilleures en venant s'établir dans ce Nouveau Monde.

J'aime penser que nos pionniers de la Colonie Perdue appartenaient à ce dernier groupe et tout comme cette jeune fille de l'hôtel, espérer que, découragés dans leur attente, ils sont partis avec les Indiens pour cultiver la terre dans une autre région.

Cap Hatteras

Nous ne laisserons pas les Outer Banks sans nous diriger au sud, vers le Cap Hatteras. En ce début de printemps, il y a peu de touristes sur les routes. On passe d'une île à l'autre, au milieu des dunes, sur des ponts légers. L'océan est majestueux et tranquille, aujourd'hui. Les mouettes vibrent dans l'immensité du ciel. Arrivés au Cap, personne: que le sable, les vagues et le vent. J'aime tant retrouver ces paysages américains, spacieux et sans limites. Ils me réconfortent, me redonnent espoir et confiance en la vie: certes, nous avons des problèmes, mais nous avons aussi les ressources pour y remédier. Exerçons encore une fois notre patience, veillons à ce que les Malins ne s'approprient pas les biens de la nature qui appartiennent à tous. Gardons les principes fondateurs de notre République et «Que Dieu nous vienne en aide!»

En voyant, au retour, l'ébauche de construction poussée par les promoteurs, j'apprécie d'autant plus la sagesse de ceux qui protègent les parcs nationaux. D'accord, il nous faut des maisons pour loger les touristes dont nous faisons partie; mais pas trop, je vous en prie. Plus que de demeures majestueuses, c'est la majesté de l'océan dont nous avons besoin: c'est lui qui va nous nourrir et nous faire revivre.

Arrivés au phare, nous rencontrons un vieil homme et sa femme en route depuis Jacksonville pour l'Ohio. Ils ont l'air un peu désorientés et nous demandent des directions tout en nous fournissant les raisons de leur voyage. Lui nous explique que son frère aîné, âgé de 82 ans, est en train de mourir du cancer dans l'Ohio. «J'espère que j'arriverai à temps», nous dit-il. Brusque retour à la réalité. Pendant que Jerry lui transmet les directives, je repense à ma sœur qui lutte elle aussi contre le cancer en France alors que je me remets moi-même d'une intervention chirurgicale précancéreuse. Essayez d'oublier les problèmes, ils reviennent au galop. J'étais pourtant bien partie dans ma rêverie poétique.

Qu'importe, cela nous a fait du bien de les rencontrer et de communiquer avec eux. Décidément, nous sommes tous des survivants. En 1914, les jeunes soldats américains venaient nous aider à retrouver notre liberté: «La Fayette, nous voici!» dit la légende. Amérique, me voici, toute humble, bien modeste, pour essayer de te découvrir et de te comprendre un peu plus chaque jour.

MEMORIAL DÁY, mai 2009

Jour du Souvenir

Sans vouloir trop jouer sur les sentiments patriotiques, qui poussés à l'extrême peuvent être dangereux, je suis cependant toujours touchée par ces cérémonies commémorant les soldats tombés, souvent malgré eux, au nom d'un idéal. Il nous appartient de ne pas les oublier et de respecter leur souvenir, ne serait-ce que pour essayer de ne pas répéter les erreurs qui furent responsables de tant de morts.

Aujourd'hui, il fut demandé aux Américains de se recueillir quelques minutes, à précisément quinze heures, tout simplement pour se rappeler. Je pense que beaucoup l'ont fait instinctivement.

La télévision offre bien sûr des émissions spéciales présentant soit une chanteuse interprétant l'Hymne national, l'Orchestre symphonique interprétant les grandes ballades ou encore, un acteur venant nous parler d'A. Lincoln dont on célèbre le deux centième anniversaire de naissance. Pour moi, il s'agit une fois de plus de me rendre à l'évidence: j'ai vraiment deux pays. Celui de ma naissance et celui qui m'a accueillie. De la France, je garde tous mes souvenirs d'enfance et de première jeunesse. Je garde certainement cette langue que j'adore et dont je ne me séparerai jamais. Aux États-Unis, je m'ancre et je vais de l'avant. C'est ici que je suis mariée et que mon époux et moi avons nos trois petites-filles, Miranda, Gabrielle et Sasha. Alors, allons de l'avant! Gabrielle et ses amis nous ont enchantés lors de la cérémonie qui marquait la fin de sa petite école avant le jardin d'enfants. Demain, nous irons à celle de Miranda. Fuite de temps... déjà le jardin d'enfants. Heureusement, nous avons encore la petite Sasha. Nous sommes également surpris par la sagesse de nos petites de cinq ans: les enfants, à cet âge, semblent comprendre tant de choses. Ils sont à la fois forts et fragiles et c'est vraiment aux adultes de les guider et de les protéger.

L'Amérique au jour le jour

Le mois de mai fut si occupé que je ne sais par où commencer. Gabrielle et Miranda eurent leurs cérémonies pour marquer la fin de l'école maternelle: elles iront au jardin d'enfants l'automne prochain. On ne peut s'empêcher d'éprouver un petit serrement au cœur: à la fois fuite de temps et beauté de les voir si épanouies dans leur jeune âge. Les deux fêtes étaient différentes, chacune étant le reflet de sa région. Gabrielle habite à une centaine de kilomètres de Washington, partie de la Virginie plus traditionnelle; chaque enfant portait une jolie tige rouge, jumelée au petit bonnet porté lors de toute graduation. Ils ont chanté avec enthousiasme l'hymne national, la main sur le cœur, ainsi que d'autres chansons dont une en espagnol. L'ambiance était conviviale: un vrai moment de bonheur pour petits et grands.

La cérémonie de Miranda, plus près de Washington, témoignait de la diversité de la population du quartier. On y trouve des enfants d'origine asiatique et hispanique, mais tous américains, qu'on ne s'y laisse pas prendre. Chacun portait un costume inspiré de ses origines. Ainsi, Miranda est devenue pour quelques heures une poupée provençale. Sa petite sœur Sasha n'en revenait pas et faisait de grands bravos quand elle l'a vue arriver sur scène.

Ici aussi, l'hymne national fut chanté (comme nous qui chantions la Marseillaise). Puis, changement de costume. Tous les enfants reviennent, vêtus de soieries indiennes pour interpréter une danse animée sous la direction de leur institutrice, une jeune femme indienne, fine, élégante et gracieuse dans son sari aux couleurs chatoyantes.

Les deux cérémonies nous ont touchés autant par leur innocence que par leur confiance en l'avenir, tellement il est vrai que nous devons protéger ces jeunes générations qui sont nos promesses à la vie.

Outer Banks: Un jour à la plage

Nous y voici, installés pour une bonne semaine dans une maison spacieuse, entre la baie et l'océan. Nous sommes au village de Duck, un des plus vieux sur l'archipel. Merveilleux d'être ainsi entre le ciel, la mer et la baie. De la maison, nous sommes, à pied, à moins de cinq minutes de la plage. Les vagues sont belles, régulières, ce qui fait que petits et grands s'en donnent à cœur joie. L'océan nous attire, il nous invite à nous perdre en lui: il n'est pas menaçant, aujourd'hui, nous pouvons lui faire confiance, ce qui n'est pas toujours le cas.

J'adore cette sensation d'être bercée par les vagues. Je m'abandonne sur le dos, yeux mi-clos, avec l'impression d'être en complète communication avec la nature. Les petites de cinq ans, Gabrielle et Miranda, nous surprennent par leur audace: elles nagent comme des chiots, maintenant qu'elles ont surmonté la crainte qu'elles éprouvaient encore l'année dernière. Aujourd'hui, voilà qu'elles confrontent les vagues et sautent en riant aux éclats lorsqu'elles arrivent sur elles. Bébé Sasha, qui fêtera ses deux ans en septembre, est encore prudente et s'éloigne à la vitesse de ses petites jambes quand l'eau vient lécher ses petons. Bien sûr, elle adore faire des pâtés de sable. La plage est immense et les estivants si bien dispersés que nous éprouvons à la fois un sentiment d'indépendance et le plaisir de partager avec d'autres cet amour du sable et de l'eau. En fin d'après-midi, on se regroupe pour voir les dauphins s'ébattre non loin de nous. À l'instar des vacanciers, eux aussi semblent vouloir communiquer leur allégresse. Le soleil va bientôt se coucher et il faut penser à rentrer tout doucement au bercail pour satisfaire un appétit aiguisé par l'air du large et mettre au lit ce petit monde qui n'en peut plus, mais qui fait déjà des projets pour le lendemain matin.

Des chiens dans la piscine ?

L'automne nous a surpris une fois de plus. Très vite, fin août, la lumière s'est atténuée, se faisant plus douce, plus mystérieuse. L'air s'est rafraîchi et les oiseaux se rassemblent chaque soir dans les tulipiers, ce qui annonce le signal, pour certains, d'un départ imminent pour des contrées plus hospitalières.

Dans notre voisinage, les enfants ont repris le chemin de l'école; on entend, le matin, le bruit des autobus scolaires et les cris perçants des gamins. Dimanche dernier, le grand événement fut la fermeture de la piscine. Oh! Grand bonheur pour la race canine... on a donné aux chiens la permission de s'y baigner. C'était quelque chose à voir! Tout l'été, ils ont vu leurs maîtres partir à la piscine tandis qu'ils restaient enfermés, dociles, dans leur jardin ou leur maison. Alors quelle revanche! À 18h30, coup de sifflet autoritaire du maître-nageur: les êtres humains durent sortir des bassins. On ouvrit les grilles et l'on put voir se précipiter une horde de toutous, grands et petits, frénétiques et aboyant joyeusement. Les Labradors furent les premiers à s'élaner dans le grand bain; ils nageaient avec vigueur, jouaient et semblaient tellement heureux. Pour nous, ce moment en était un nostalgique... c'est que l'année dernière, notre belle Ashley faisait partie de la fête. Mais elle en était à la fin de sa vie et nous ne pouvons qu'être reconnaissants qu'elle ait pu au moins apprécier ce moment.

Cette année, il y avait un gros chien des Pyrénées qui refusait obstinément d'aller dans le grand bain, préférant se contenter de tremper ses pattes dans la piscine pour bébés avec les petits chiens. C'était drôle de voir le regard humilié de son maître! Ce fut amusant d'assister aux rapports maîtres-chiens. Une jeune maman portant son nourrisson attaché sur son ventre s'est précipitée pour tenter d'aider son gros Lab à remonter à bord; elle y parvint, mais j'ai bien cru que le bébé allait piquer du nez dans l'eau! Puis peu à peu, les chiens sortirent de l'eau, trempés mais heureux! Après quoi, chacun est rentré chez soi. Au revoir l'été, bonjour l'automne!

Palm Beach

Aujourd'hui, alors que je parcours rapidement un livre évoquant la folie des milliardaires de Palm Beach en Floride (*Madness under the Royal Palms*, de Laurence Leamer), je me rends compte une fois de plus à quel point cette société américaine est variée, mais aussi, stratifiée; c'est encore et toujours cette importance de l'argent qui semble dominer toutes les mentalités.

Nous avons eu l'occasion de visiter plusieurs fois Palm Beach, les parents de mon mari ayant pris leur retraite dans une résidence pour seniors à West Palm Beach, résidence simple, mais très confortable et qui propose toutes sortes d'activités et de services de protection pour les personnes ayant passé le cap de la cinquantaine! On y vit vieux, jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans, ce qui faisait dire à mon beau-père:

-L'avantage de venir ici à soixante ans, c'est qu'en y allant par comparaison, on se sent encore jeune!

Ils étaient cependant heureux, sa femme et lui, de remonter dans le nord, en été, pour retrouver leur Nouvelle-Angleterre.

La ville de Palm Beach en elle-même ne m'a jamais impressionnée. Je l'ai toujours trouvée ennuyeuse du fait qu'il n'y a aucune vie réelle dans les rues – même Nice et Cannes, avec leurs milliardaires, présentent un côté urbain, historique et parfois même, amusant. À Palm Beach, les gros riches se cachent derrière leurs murs; laissons-les crâner et s'ennuyer entre eux. Oui, l'océan est beau, les palmiers imposants et les boutiques de luxe époustouflantes, mais pourquoi ce désir de toujours vouloir épater et étonner les autres par la richesse? Encore ce rêve américain bien mal interprété. Il paraît qu'avec la récession, certains, parmi nos richissimes, auraient perdu leurs avantages. Nous n'allons pas nous apitoyer sur leur sort quand on sait qu'ils ont fait fortune au détriment des autres.

J'ai d'autres amours beaucoup plus chaleureux, beaucoup plus réels, et c'est d'eux que je parlerai.

Monticello

En ce début de juin, nous avons décidé d'aller à Charlottesville, en Virginie, à quelque deux heures de voiture de notre résidence. Nous y étions déjà allés dans les années quatre-vingt avec nos deux filles... que le temps passe vite!

Nous traversons d'abord les banlieues de la Virginie du Nord, en perpétuels chantiers de constructions et de coupes d'arbres: ici, une nouvelle portion d'autoroute et là, de nouveaux immeubles. Il faut bien loger l'humanité et créer de nouveaux emplois, mais ces chamboulements sont toujours éprouvants. Certains diront que je suis éthérée... non... j'accepte la réalité, mais comme beaucoup de critiques ou rêveurs, elle me fait parfois souffrir.

Bientôt, cependant, nous arriverons sur Culpeper. Nous devinons, au loin, la chaîne de montagnes de la vallée de Shenandoah. Nous roulons à travers des collines verdoyantes, dont certaines sont couvertes de vignobles. Et nous voici à Charlottesville. Nous nous dirigeons vers l'Université de Virginie, fondée par Jefferson: il en a conçu les plans, organisé les programmes; on y sent son génie créateur. Nous flânon avec délice sur le campus. C'est un plaisir de revoir les murs de briques sinueux, les jardins aux bouquets de lavande et de romarin – souci de jardinier du Premier Président de cette université! J'aime revoir la grande pelouse encadrée de colonnes blanches qui me rappelle l'étonnement d'Alexis de Tocqueville lorsqu'il découvrait, à son arrivée dans le Nouveau Monde, tous ces manoirs ornés de colonnes. Il doit faire bon d'étudier dans ce cadre idyllique malgré la compétition et les examens de fins de semestre. Il est également vrai que l'ambiance n'est plus aussi bucolique qu'elle ne l'était alors... si elle l'était vraiment.

Récemment, une jeune étudiante a été tuée par son ex-petit ami parce qu'elle lui a refusé l'accès à sa chambre. Il avait trop bu, preuve que ces beaux campus ne sont pas à l'abri des excès d'alcool, malheureusement trop fréquents chez nos jeunes Américains, aussi éduqués soient-ils. Pourquoi mentionner ce fait déprimant? Mais pourquoi me tairais-je? Je n'écris pas un conte de fées!

Monticello, la demeure de Jefferson

Ce soir, nous dînons dans un restaurant situé sur la rue piétonne de Charlottesville. Le centre-ville a été bien aménagé depuis notre dernière visite: restaurants vivants aux cuisines variées reflétant les quatre coins du monde. On y trouve aussi de jolies boutiques, dont une française spécialisée dans la décoration de maison – nappes, draps de lin et de coton (Philippe Delorme, Palais Royal).

Le lendemain, nous prenons la route pour Monticello qui en français, signifie le petit mont. Nous nous arrêtons à la Taverne Michie, fondée par un Écossais en 1784. Les serveurs et serveuses sont vêtus en costumes d'époque, ce qui fait que les femmes portent de longues jupes et des bonnets blancs. Au menu, «Country food»... Poulet frit, pain de maïs et vin du pays servit dans un bol en étain. La boutique voisine offre toute une panoplie de poteries faites à Williamsburg, autre ville datant de l'époque coloniale et où se trouve l'Université de William and Mary. Cette vieille Amérique me plaît décidément beaucoup. Dans les bois environnants, d'anciennes cabanes en rondins évoquent les premiers pas de nos colons écossais. Nous voici enfin près de la demeure de Jefferson.

Surprise! Nous découvrons un centre d'accueil doté d'une librairie riche en ouvrages traitant de Jefferson et du Siècle des Lumières; des fauteuils confortables sont mis à notre disposition, ainsi qu'un café sympathique et plusieurs salles renfermant de la documentation fort intéressante sur support informatique. Les touristes y viennent nombreux et l'on comprend pourquoi la Fondation a dû faire tous ces changements pour être en mesure de les accueillir. Il y a même une salle de projection de films.

Un petit car nous amène à Monticello. L'architecture de ce manoir, conçu par Jefferson, est à la fois élégante et reposante, en plus de s'harmoniser avec le paysage qui l'entoure. Elle respire la paix et l'art de vivre. À l'intérieur, de jolies baies s'ouvrent sur des jardins et au-delà, sur les chaînes de montagnes. On y sent un désir d'apprécier les commodités de la vie, avec une salle à manger desservie par un ingénieux monte-plats qui offrait de bons repas, une bibliothèque remplie de volumes, des meubles fabriqués par les artisans de la plantation et une première machine à photocopier, inventée par Jefferson. Dans chaque pièce règne une foi dans le progrès, alliée à une grande simplicité.

Le domaine

Nous quittons la demeure pour nous perdre dans les jardins entretenus méticuleusement. Ils sont ornés de fleurs rares dont des coloris semblent avoir été choisis pour charmer le regard. Plus loin, ce sont les cultures qui nous rapprochent de ces temps somme toute pas si éloignés: c'est la vie de la plantation. On y voit les fondations de cases où vivaient les esclaves et leurs familles, un choc, pour nous, héritiers de cette terrible erreur humaine. On comprend du même coup le respect de Jefferson pour la nature, son désir de vivre de la terre et de la cultiver sans l'appauvrir. Dans un coin du parc se trouve un petit pavillon où il a vécu avec sa jeune femme avant la construction du manoir principal: un vrai nid d'amour ne comptant qu'une seule pièce, meublée à l'aide d'un lit, d'un berceau et d'un bureau. Son épouse mourut dix ans après leur mariage. Il fut à ce point désespéré qu'il a détruit toute leur correspondance. Comme elle lui a demandé de ne pas se remarier, il lui restait ce rêve qu'il entretenait et qui consistait à embellir Monticello. Il y eut aussi ces années où il fut diplomate en France (1784-1789). À Paris, il aurait entretenu une liaison qui fit scandale avec Sally Hemings, une esclave qui se trouvait à être la demi-sœur de sa femme. Ignorant les rumeurs à ce sujet, il affranchit les enfants qu'il aurait eus d'elle et mourut endetté. Quant à Sally Hemings, elle finit ses jours à Charlottesville avec ses deux fils. Tout n'a pas encore été dit au sujet de cette liaison et de ses conséquences.

Monticello, c'est avant tout la réalisation d'un homme extraordinaire, courageux, à l'esprit visionnaire. On peut y percevoir la complexité de son intelligence, son génie créateur et ses contradictions humaines. Homme bien de son époque, il n'aimait pas l'esclavage, même s'il possédait lui-même des esclaves sans lesquels il n'aurait jamais pu accomplir sa tâche. Homme politique qui sut établir la séparation de l'Église et de l'État, homme épris de liberté, de tolérance et déiste qui lutta en dépit de ses souffrances et soucis personnels pour lancer une république nouvelle. Dans le petit cimetière installé à l'abri des feuillages, il a demandé que soit écrite sur sa pierre tombale cette simple épitaphe:

«Auteur de la Déclaration d'indépendance Américaine
du statut de la Virginie pour la liberté de religion
et père de l'Université de Virginie»

À Monticello, nous avons le berceau de cette jeune république. Était-ce une utopie? Que reste-t-il du rêve? Nous est-il encore possible d'essayer de le réaliser?

N.B Jefferson 2010-2011

À la veille de la fête nationale (Independance Day), nous voici en train de lire différents articles traitant de Jefferson. On ne parle pas, ici, d'adoration ou de légende, mais de faits. Un livre (Flight from Monticello – La fuite de Monticello – de Michael Kranish) raconte comment Jefferson fut forcé de quitter Monticello pour éviter d'être fait prisonnier par les troupes britanniques qui en juin 1781 avaient envahi Richmond. Du coup, on se remet à penser à la vie de Jefferson, laquelle, loin d'être tranquille, était souvent sur le qui-vive. L'homme trouvait cependant le courage de penser et d'écrire; ainsi, dans une lettre adressée à James Madison, on peut lire:

“The earth belongs always to the living generation” (La terre appartient toujours à la génération actuelle.)

Ceci, à propos du droit de réécrire les constitutions. Dans le Maryland, la question a été soulevée plusieurs fois en plus de provoquer maints conflits.

La Bibliothèque du Congrès a récemment prouvé, à l'aide de techniques avancées, que Jefferson avait corrigé et effacé du texte de la Constitution le mot «sujet» pour le remplacer par le mot «citoyen». On sent une intelligence toujours en éveil, un être dévoué à la cause d'une jeune démocratie, toujours menacée. En cette première décennie du XXI^e siècle, saurons-nous garder l'espoir et la force de défendre les valeurs émanant du Siècle des Lumières?

Jefferson est toujours présent parmi nous. Le Washington Post du 11 mars 2011 renferme un article intéressant sur la restauration de «The Jefferson Bible» (la bible de Jefferson). C'est le musée du Smithsonian qui est responsable de cet ouvrage. Jefferson a écrit de sa main: «La vie et la morale de Jésus de Nazareth.» Sa sélection exclut les miracles et la résurrection pour ne s'intéresser qu'à la nature humaine. Il s'agissait d'un document privé, créé pour lui-même. Il ne l'a jamais rendu public, craignant sans doute d'être accusé de ne pas être chrétien. Il ne faut pas oublier qu'il défendait la liberté de religion.

Jefferson a engendré le modèle d'une jeune république qui ne devait pas s'imposer au reste du monde, mais bien servir d'inspiration en ce qui a trait à la démocratie. À Monticello, nous avons vu ce modèle d'une élégance pastorale. Nous connaissons pourtant les problèmes reliés à l'horreur de l'esclavage et non encore résolus à cette époque. Lors de nos différentes visites, nous avons vu «Le Petit Mont» alors même qu'il était menacé par un orage troublant, tel qu'il s'en déclenche dans les montagnes du Shenandoah et tel un symbole des temps alarmants à venir. À la fin d'un séjour, le centre d'accueil a présenté un film sur la construction de Monticello et sur les présidents américains. Ledit film se terminait en montrant une photo d'Obama, une note d'espoir face à l'inquiétude qui règne au sein de notre monde moderne. Obama ne favorise pas non plus le prosélytisme, mais essaie d'améliorer la république, de l'intérieur, par l'entremise de nombreuses réformes. Notre époque ne profite cependant plus de la simplicité du siècle de Jefferson. Les États-Unis ne représentent plus une jeune république, mais une puissance difficile à gérer que les nations se plaisent à critiquer en même temps qu'elles exigent sa protection ou son intervention.

Essayons de rester fidèles à l'idéal du père de l'Université de Virginie.

Wolf Trap

C'est grâce à Catherine Filene qui en 1966 fit don de ses terres et des fonds nécessaires pour établir le «National Park Wolf Trap» que nous pouvons profiter de toutes les beautés artistiques qui animent ce site naturel. L'arrivée au parc est envoûtante avec ces grandes prairies parsemées d'arbres grandioses, tel qu'on les trouve en Virginie. Bien que nous ne soyons qu'à quelques kilomètres de la capitale, le décor, ici, est totalement changé. Adieu discours politiques, rivalités mesquines: place aux arts, à la musique et à la danse! Le programme est aussi rempli que varié... Jazz, opéra, ballet et danse moderne. On peut apprécier le spectacle assis à même la pelouse ou encore, obtenir des places dans le grand théâtre en plein air, ouvert à tous les vents. Nous sommes arrivés à dix-neuf heures, dans la douce lumière irisée de ce ciel immense de Virginie. Après toutes ces pluies tropicales que nous avons subies dernièrement, les feuillages sont d'un vert resplendissant. Nul doute que cette scène est magique, d'autant plus que j'ai eu la chance d'obtenir des fauteuils installés au cinquième rang. Ce soir, ce sera «Country music» avec Emmylou Harris, Patty Griffin, Shawn Colvin et Buddy Miller. On sent beaucoup d'anticipation au sein de la foule joyeuse. Un sens quasi religieux pour nos temps modernes. Dans les années 70, nous amenions Jennifer et Kristel qui adoraient Bob Dylan et Pete Seeger. Aujourd'hui, l'ambiance est toujours aussi folklorique: jeunes et vieux hippies se mêlent au coude à coude, heureux d'être ensemble et prêts à partager des mélodies qu'ils aiment. Il y a une profusion de chapeaux de paille, de longues jupes à fleurs, de robes multicolores, de barbes époustouflantes, de conversations animées et de pique-niques sur l'herbe. Une brise légère berce la ferveur du public, la nuit tombe peu à peu et bientôt, le spectacle va commencer.

Emmylou Harris, Patty Griffin, Shawn Colvin et Buddy Miller

Les voici enfin sur scène, simples et puissants, puisque dès leur apparition, après des applaudissements enthousiastes, le silence règne lourd tant les gens anticipent la suite des choses. Emmylou se présente, elle et ses amis. En les voyant, c'était comme si nous les avions vus la semaine dernière. Emmylou est belle avec ses longs cheveux argentés et ses chansons nous touchent directement au cœur. L'une d'entre elles parle de l'amour d'un enfant – ces gosses qu'il n'est pas toujours facile d'éduquer... mais qu'y a-t-il de mieux? Beaucoup d'humour, aussi, quand elle parle du long mariage de ses parents qu'elle aurait bien aimé imiter. Sauf que dans son cas, il a fallu qu'elle essaie plusieurs fois...

Patty Griffin nous a charmés avec son premier chant, une chanson d'amour qu'elle a écrite à 43 ans... pour son chien qui a su lui inspirer une mélodie et des paroles émouvantes. Nous avons aussi droit à une très belle interprétation de la chanson «Twilight» de la part de Shawn Colvin et quant à Buddy Miller, il est tout simplement merveilleux sur sa guitare. Le public est chaleureux, heureux de retrouver ses chanteurs folkloriques; tous ont l'impression d'appartenir à une grande famille. C'est là l'Amérique que j'aime et je me sens «chez moi.» Lorsque nous nous quittons tous dans la nuit, nous avons le sentiment spécial de quasi-communion, l'impression d'avoir partagé des moments précieux qu'il faudra renouveler.

B.B. King

Ce soir, nous voici de retour à Wolf Trap pour venir entendre B.B. King, le roi du Blues. C'est la première fois que nous assistons à l'un de ses spectacles. Nous le connaissons bien en raison de ses CD et ses présentations télévisées, mais ce spectacle sera spécial. Installés sur la pelouse, l'attente est vibrante. C'est du moins ce que nous ressentons. Peu d'Afro-Américains: Wolf Trap n'est pas leur lieu de rencontre. La ségrégation a heureusement disparu, mais il existe souvent une séparation voulue et qu'on n'explique pas toujours. Par contre, nous remarquons qu'il y a des spectateurs de tous les âges. Nous sommes assis près d'une bande de jeunes, lesquels sont enthousiastes. Dans la nuit qui tombe règne un sentiment de désir et de ferveur. Quand B.B. King arrive sur scène, on entend des cris joyeux et des applaudissements chaleureux de la part de la foule. Nous sommes immédiatement sous le charme de l'orchestre: il existe, chez les musiciens, une harmonie parfaite, jumelée à un bon sens de création et d'innovation. Bref, une entente parfaite qui nous envoûte sur le champ. Puis B.B. King se met à chanter de cette voix rauque et unique qui vous serre le cœur. De sa guitare magique, il s'accompagne pour exprimer autant l'amour que le désespoir et l'espérance. À quatre-vingt-quatre ans, il constitue une force de la vie. Il transmet un élan qui est à la fois physique et mystique. Il sait dénoncer ce «mean ole' world», ce vieux monde cruel, mais aussi, il sait lutter avec «I will survive» (je survivrai). Il a beaucoup d'humour et aime faire rire son public. Il me semble toutefois qu'un message est passé, peut-être malgré lui, et que cette voix qui s'élève à travers les âges vient témoigner de la résistance contre l'adversité, de la survie des Noirs contre l'esclavage.

Dans ce monde si vaste, si complexe, souvent éloigné du bonheur, cette musique semble nous aider à reprendre confiance et à croire en nous. Tant qu'il y aura des artistes prêts à exprimer leurs doutes tout autant que leur désir de vivre, des artistes capables d'extraire quelque forme de beauté de l'existence et de l'univers autour de nous et en nous, les êtres humains pourront puiser dans leurs créations la force de continuer de vivre.

Évasion au bord de l'océan

Nous avons besoin, Jerry et moi, de nous évader régulièrement au bord de l'océan. Pour lui, ce désir doit remonter à son enfance, alors qu'il passait l'été avec sa famille dans leur maison plantée sur la dune dans le Massachusetts. Pour moi, la gamine de Paris et l'adolescente de Montargis, c'était le besoin de quitter le macadam de la capitale ou parfois, l'ennui d'une petite ville de province. Mes parents étaient ingénieurs et savaient nous faire vivre des mois d'aventures en Bretagne, en Normandie ou encore, sur l'île d'Oléron. Bien sûr, il y a eu ces étés où après avoir gagné, mon père nous emmenait dans les montagnes! Mais qu'importe, il aimait aussi la mer!

En ce début de novembre, nous avons repris la route pour nous rendre aux plages du Delaware. Si nous roulions d'abord sous un simple ciel gris, voilà qu'une tempête se pointe. Une fois arrivée à l'hôtel construit à même la plage, quoique très confortable en cette saison, je vais au balcon pour contempler la mer et tel un cri du cœur, les seuls mots qui me viennent sont:

-Vraiment... Cet océan est horrible!

Il hurle, il gronde, il rugit, en plus de menacer les dunes de ses vagues violentes. La nuit tombe vite, en cette saison, sur les éléments déchaînés. Le vent s'est maintenant levé et siffle par-dessus la forte houle. Lovely! Délicieux! Je n'ai qu'une hâte, celle de rentrer au plus vite dans la chambre douillette, de bien refermer la baie, de tirer les doubles rideaux et de me blottir dans le lit avec un journal et une bonne tasse de café... Mon mari, lui, s'amuse; il n'a même pas pris la peine de jeter un coup d'œil à l'extérieur. Faut dire qu'il connaît bien les colères de l'océan et cela ne l'impressionne plus.

Heureusement, il y a le Festival International du Film à Rehoboth, événement annuel auquel nous sommes fidèles depuis cinq ou six ans. Cette année, nous commençons avec «Cria Cuervos», un très beau film espagnol réalisé quand Franco était sur son lit de mort. L'action se déroule dans une maison madrilène et raconte l'histoire d'une famille aisée confrontée à une crise. Le tout nous est rapporté par une fillette de dix ans, tel qu'elle a vécu ces événements à travers son regard d'enfant. Ayant passé quelques jours à Barcelone en octobre, nous tenions à voir ce film. Celui-ci visionné, il m'a rappelé mes souvenirs de jeune fille: nos vacances sur la Costa Brava, cette ambiance lourde qui régnait sous la dictature, le silence parfois oppressif, l'angoisse et la peur, lorsque nous parlions avec des amis espagnols, d'émettre des commentaires qui auraient pu les mettre en danger. Quel contraste avec la Barcelone d'aujourd'hui, maintenant si vibrante et éclatante de liberté.

Nous rentrons à l'hôtel avant de constater que l'océan s'est un peu calmé. L'écume des vagues forme une lisière lumineuse et scintillante dans les ténèbres de la nuit. Nous pourrions dormir tranquilles, maintenant que nous savons qu'il n'y aura plus de tempête dévastatrice!

Janvier 2010: le bonheur et le chagrin

Les fêtes de fin d'année furent chaleureuses malgré nos soucis. Hanuka, Noël... Célébrations de la lumière illuminant les soirées sombres de décembre. C'est toujours surprenant de voir l'émerveillement des petites devant la magie provoquée par un arbre de Noël, leur désir de croire aux anciennes légendes, leur volonté de vivre un rêve éveillé, de poursuivre la vie dans ce qu'elle a du surnaturel, d'inattendu. Elles en oublient tout ce qu'elles ont appris de raisonnable au jardin d'enfants! L'enfance est décidément un monde spécial où l'intelligence se développe très vite tout en restant attachée, en même temps, aux instincts primitifs, aux croyances de jadis. J'ai parfois l'impression que les enfants nous sont supérieurs et qu'ils en savent beaucoup plus qu'on ne le pense. Noël leur offre la chance d'échapper au quotidien, au prévu, au monde organisé des adultes. On ne peut bien sûr entretenir cette illusion trop longtemps, mais je pense qu'il est bon, dans un jeune âge, de pouvoir s'évader et laisser aller son imagination avant d'affronter les épreuves qui tôt ou tard, finissent par survenir.

Car finalement, je ne peux éviter d'en parler. J'ai voulu l'ignorer, le combattre en montrant mon mépris envers cet ennemi insatiable et cet ennemi sournois. Je te hais, mais je vais... NOUS allons te combattre de toutes nos forces. Nous opposerons l'espoir au désespoir, la confiance au doute, le courage à la lâcheté. CANCER, destructeur du genre humain et du monde animal. Je ne compte plus les amis que tu m'as pris, mais je continuerai ma lutte acharnée contre toi. Ma sœur, Roselyne, mon amie Katherine et maintenant, mon gendre Tom... Tous se battent contre toi. J'ai moi-même, et deux fois plutôt qu'une, dû subir tes attaques. Mais nous n'abandonnons pas; la vie semble être une suite de combats où s'intercalent quelques moments de paix et de bonheur. Il faut donc toujours être sur la brèche, prêt à lutter. Eh bien... On ira au front, on ne cédera pas au Mal. Nous aurons la science avec nous, ainsi que le dévouement des docteurs et des infirmières; nous aurons la force de notre esprit, la vaillance de nos prières et le support de nos familles et amis.

2010: Les tempêtes du siècle

En ce mois de février, Washington et ses environs, la Virginie et le Maryland, ont subi deux tempêtes de neige spectaculaires: trois pieds ou, si vous préférez, un mètre. On n'avait pas vu cela depuis les années 80, au 19^e siècle.

Ici, la vie s'arrête; habituellement, nous ne recevons que quelques centimètres. Je vis ici depuis quarante-six ans et jamais je n'ai vécu ce genre d'expérience. Dans les Alpes, oui, nous nous sommes déjà retrouvés enfouis dans un chalet en raison de la neige, de même que dans les montagnes de la Virginie-Occidentale, nous sommes restés confinés dans un hôtel pour les mêmes motifs. Au cours de certaines visites à Boston, nous avons essuyé quelques tempêtes (quoique moindres) mais là-bas, ils sont bien équipés et les chasse-neiges déblaient les routes en à peine deux ou trois heures.

Ici, oui, la vie s'arrête. La météo nous avait heureusement prévenus de la chose et du coup, ce fut la ruée aux supermarchés pour faire des provisions... Le tout dans la bonne humeur. Et puis la neige s'est mise à tomber de plus en plus épaisse, recouvrant les routes d'une couche traîtresse. Je me trouvais alors sur l'autoroute, bien décidée à amener chez nous Miranda que Gabrielle attendait. Nous roulions tout doucement, avec prudence, alors que les visages des automobilistes continuaient de refléter la confiance malgré cette longue expectative. Ce n'était que le début. À la maison, tous nous attendaient, joyeux.

Il a neigé toute la nuit; nous étions à la fois énervés et anxieux. Mais au réveil, c'était magique. À six heures du matin, sous la lune et les étoiles, la beauté du paysage était telle qu'elle dissipait nos doutes en plus de nous redonner confiance. D'aucuns se demanderaient ce que nous faisons, si matinaux, à débarrasser la voiture de la neige: c'est que nous devons conduire Tom à l'hôpital pour son traitement de chimiothérapie. Inutile de dire que nous étions nerveux. Saleté de maladie... On t'aura! Je retrouve, malgré tout, ma joie de skieuse aussi médiocre qu'enthousiaste. J'ai toujours aimé ce sport en raison du charme grandiose de l'environnement dans lequel il se pratique. Que ce soit dans les Alpes, la Virginie-Occidentale ou l'Oregon, les paysages enneigés me donnent un «high». Il ne m'en fallait guère plus pour me donner l'élan requis pour affronter le centre hospitalier du cancer. Au passage, j'ai même salué le petit chien qui faisait sa promenade avec son maître dans cette nuit bleue étoilée.

Retour au dix-neuvième siècle sous la neige

Miranda et Gabrielle étaient complètement agitées en raison de cette tempête qui commençait doucement à nous ensevelir. Tom, quant à lui, a pu rentrer de l'hôpital. Le samedi soir, la confiance régnait encore. Nous avons célébré l'anniversaire de Miranda, maintenant âgée de six ans; gâteau, bougies, «Happy Birthday!»... C'était la joie. Pendant la nuit, la neige a continué de tomber. C'était le silence, nous n'entendions plus que le bruit feutré des flocons qui s'amoncelaient. Des branches craquaient et tombaient lourdement, brisant ce calme sournois. Et finalement, tel que nous nous en doutions, à trois heures du matin, nous perdons l'électricité, ce qui veut aussi dire la chaleur et l'usage de la cuisinière pour réchauffer la nourriture. Qu'à cela ne tienne! Nous avons fait un grand feu dans la cheminée, lequel allait durer pour les prochaines vingt-quatre heures. Nous avons heureusement fait provision de bois. Suite à son traitement de chimio, il ne fallait surtout pas que Tom attrape froid. Le soir, nous souhaitions vivement manger quelque chose de chaud. Ma voisine d'en face, toujours solidaire, nous a invités à venir chercher de la soupe. Elle est une des rares que je connais à avoir gardé chez elle une cuisinière à gaz. Elle est donc devenue la mère chaleur du quartier puisque tous, nous sommes arrivés à sa porte avec nos casseroles: merci Martha! Le plus difficile fut de regagner la maison avec la soupière entre les mains et de la neige jusqu'aux genoux! À la maison régnait une belle ambiance pionnière; nous avons des bougies partout dont la douce lumière projetait des ombres féériques. Les hommes étaient occupés à faire cuire à la broche des steaks et des saucisses sur le feu, tandis que dans la cuisine, nous préparions des salades de fruits à même la lumière d'une lampe à l'huile.

Nous tous, ainsi que le gros chien et les chats, nous nous sommes rassemblés près de l'âtre: pas de télévision, pas de CD et PAS D'ENNUI. C'était le calme profond et forte était la joie de nous retrouver ainsi ensemble autour du feu (il ne devait certes pas en être ainsi pour les personnes âgées ou isolées.) On appelait sur les mobiles quelques voisins à risque:

-Cela va encore, disaient-ils.

Nous leur promettons alors de rappeler au petit matin. Ceci fait, il fallait maintenant organiser la chambrée!

La chambrée

Ce soir-là, il n'était pas question de monter au premier étage pour dormir dans les chambres glaciales! La température, dans la maison, avait rejoint celle de l'extérieur. Il nous fallait donc rester près du feu. Au moins, le bois ne manquait pas. On apporta des matelas pneumatiques pour les enfants, des sacs de couchage, des couvertures et des oreillers. Tous s'organisaient dans la joie. On allait camper dans le salon. C'était le monde à l'envers et on adorait! L'un allait dormir sur le divan, l'autre dans un fauteuil dépliant et les autres sur le tapis. Les flammes dans la cheminée flamboyaient, les bûches craquaient et nous respirions une bonne odeur de bois. Les chats ronronnaient et le gros chien Cooper offrait la chaleur de son dos à nos deux jeunes campeuses. Jerry et moi avons toutefois décidé de dormir en haut avec nos bonnets et nos socquettes de ski. Tout le monde s'est endormi après maints moments d'excitation. À vingt-trois heures, l'électricité est finalement revenue, mais hélas, ce fut une fausse alerte. Nous avons attendu un peu, et puis voilà qu'elle revient à nouveau, cette fois pour de bon. J'entendis les vibrations rassurantes de la chaudière qui s'était remise en marche et à rediffuser de la chaleur. Puis je descendis voir la chambrée.

-Eh! Vous pouvez aller dans vos lits, maintenant, leur signifiai-je.

La réponse à laquelle j'eus droit se résumait à des «non», des grognements et des soupirs de dormeurs satisfaits. Tous semblaient si heureux que nous les avons laissés à leur sommeil. Le lendemain matin, après un bon petit déjeuner, les petites me confièrent:

-On n'aura plus les bougies, ce soir, c'est dommage. C'était si joli!

Pourquoi la souffrance?

Tous ensemble, nous avons passé une semaine à la plage dans le Delaware. La maison était spacieuse; le club, avec ses tables de ping-pong, ses jeux divers et ses piscines (dont l'une près de la baie) sut occuper autant les jeunes que les moins jeunes. Nous avons eu des moments de bonheur durant lesquels l'océan et le sable ont su nous faire oublier la réalité, laquelle fut parfois dure. Nos «grandes» de six ans ont appris à confronter les vagues... Et à s'en méfier. C'est que l'océan s'était montré maintes fois furieux durant cette saison. Sasha, du haut de ses deux ans (presque trois), avait appris à courir après les mouettes. Ses joyeux éclats de rire dans le vent nous ont réchauffé le cœur.

Je parlais de la dureté de la réalité: dès notre retour, nous avons dû à nouveau y faire face. Nous savions que notre gendre Tom devait subir une sérieuse opération suite aux traitements de chimio qu'il avait reçus et qui semblaient avoir réussi. Le chirurgien recommandait cette intervention radicale dans le but d'explorer différents organes et ainsi s'assurer qu'il n'y avait plus de trace de cellules cancéreuses. L'opération dura neuf heures et laissa Tom dans un état très affaibli. Lui qui avait retrouvé des forces, que nous avons vu bondir dans les vagues quelques jours plus tôt, voilà qu'il se retrouvait encore une fois à l'hôpital. Il s'y trouvait depuis déjà deux semaines lorsqu'il commença à prendre du mieux. Son séjour devait alors se prolonger pour encore dix jours... peut-être un peu plus? C'est long, trop long. D'abord pour lui, et ensuite pour nous. Courage, courage, bien que je me sentais parfois à bout de nerf.

Lorsque Jerry lui rendit visite, un certain jour, le docteur a prescrit un antidouleur appelé Percoset plutôt que le médicament transmis par intraveineuse. J'espérais alors qu'il aurait sur Tom le même effet qu'il avait déjà eu sur moi. L'année d'avant, lors de mon séjour à l'hôpital, ce médicament m'avait complètement ravie. Je me rappelle d'une nuit où j'avais fait un rêve merveilleux: j'étais sur la plage, à Tahiti... Les vagues étaient douces et le sable parfumé. Je m'étais vêtue d'un pagne multicolore et je mangeais des fruits savoureux. Et puis boum! Voilà que je me réveille, déçue de perdre mes belles illusions... Eh bien non! Je me suis rendormie et me suis retrouvée à nouveau sur ma plage enchantée! Le lendemain, j'ai téléphoné à mon docteur pour qu'il renouvelle mon ordonnance. Il a ri puis m'a dit:

-J'ai l'impression qu'il y a un petit phénomène d'accoutumance! Quand même, vous avez droit à encore quatre pilules!

Je les ai appréciées jusqu'à la fin. Je souhaitais à Tom d'avoir la même réaction que moi: lui qui aime naviguer, je lui souhaitais de rêver qu'il partait en voilier!

De France, je reçois des nouvelles alarmantes de ma sœur: elle a tant de mal à supporter ses dernières séances de chimio suite à la rechute de son cancer; le deuxième en vingt ans. Les médecins la prétendent sauvée, mais elle n'en peut plus. Il va lui falloir encore des mois avant de retrouver une vie relativement normale. J'ai dû moi aussi passer par le bistouri, en janvier dernier, pour me faire retirer les ovaires dont un présentait des cellules précancéreuses. Il y a une quinzaine d'années, j'ai souffert d'un cancer du sein qui fut heureusement détecté à temps. Au passage, j'en profite pour adresser un grand merci aux médecins qui m'ont traitée et signifier toute ma reconnaissance aux chercheurs qui se dévouent pour faire avancer la science. Normalement, je n'aime ni parler ni écrire au sujet de la maladie, particulièrement lorsqu'il s'agit du cancer. Cela m'ennuie. Je lutte quand il le faut et j'aide les amis. J'irai d'ailleurs revoir ma sœur très bientôt pour la reconforter. Lorsque j'écris, je veux voir la vie autour de nous. Je sais que le danger nous guette, que

la mort nous attend, mais à quoi bon trop en parler? Ce serait leur donner raison. Renoir voulait, dans ses peintures, exprimer le calme et le bonheur de vivre. Certains événements, disait-il, se chargent bien assez de nous déprimer. Mozart et Beethoven, quant à eux, chantaient la joie dans le malheur. Ainsi, ma façon à moi de lutter contre le Mal n'est pas de le nier, mais bien de ne pas lui donner la parole. Il est là qui nous guette, à l'affût de nos faiblesses; moi, ce que je cherche, c'est lui opposer le sourire d'un enfant et la grâce des chevreuils qui dans le parc Audubon, tout près de chez nous, gambadent et jouent entre eux. Je ne veux pas oublier la magnificence des cerisiers en fleurs qui s'épanouissent dans Washington et ses environs. Je veux me montrer sensible aux cris joyeux des bambins, lesquels sont tout simplement heureux de vivre dans la féerie des fleurs. Tant qu'il y aura des enfants heureux de découvrir et de s'étonner devant la magie du printemps qui est de retour parmi nous, je garderai, en dépit de tout, malgré les larmes et les déceptions, ma confiance en l'avenir.

Dans ces écrits, en fait, ce que je cherche avant tout, c'est de saisir la vie, de l'exprimer telle qu'elle m'apparaît, que ce soit au détour d'un chemin, au bord d'un fleuve, d'un lac, ou encore, perdue dans les montagnes; cette rencontre peut se faire en France, en Europe, quelque part aux États-Unis... Qu'importe! Ce qui compte, c'est de rester sensible au monde qui nous entoure, d'en découvrir la beauté parfois éblouissante, parfois cachée derrière l'ordinaire de la vie quotidienne. Vivre quarante ans dans un pays qui au début n'était pas le mien et qui peu à peu m'a incorporée sans toutefois me faire oublier mes véritables origines a enrichi ma vie, en plus de me forcer à ouvrir les yeux, à comprendre et à accepter des êtres humains différents de moi, que ce soit en raison de leur religion ou de leur langue. J'ai appris à retrouver en eux autant qu'en moi ce qui est semblable et à ressentir cette unité sous la diversité. J'éprouve à nouveau comme un courant d'énergie et me remémore cette remarque émise par un voisin qui passé le cap des quatre-vingts ans, savait se garder actif au milieu de ses arbres et ses fleurs:

-Vous savez, m'avait-il dit, quand je me réveille, le matin, et que je peux mettre les deux pieds par terre, je me dis: allez! Encore un jour où tu peux travailler dans ton jardin!

Voltaire n'a pas su mieux l'exprimer.

France-États-Unis: octobre et novembre 2010

Cet automne, brève visite en France, plus précisément à Paris, pour rendre visite à ma sœur qui est décidément très malade en raison de ce cancer contre lequel elle lutte depuis maintenant vingt-cinq ans. Nous connaissons là-bas des jours qui seront parfois difficiles, parfois meilleurs. J'essaie de me rappeler ceux où elle a pu nous rejoindre, avec son mari et des amis, pour prendre part à des activités culturelles organisées par la ville de Limours où ils habitent: club du livre «Vivre et l'écrire à Limours» dont elle fait partie et aussi, exposition des beaux tableaux de Pierre, l'époux de ma soeur. Nous n'étions pas loin de Rambouillet, de la Vallée de Chevreuse, un endroit riche en souvenirs littéraires et en galeries d'art. Le paysage, à la fois paisible et élégant, se prête parfaitement à ces manifestations artistiques et poétiques.

Nous sommes allés dans un délicieux restaurant, dans ce village pittoresque de Rochefort; aussi, pour déjeuner, Pierre et Roselyne m'ont fait découvrir un restaurant thaïlandais à Gif. La France a décidément le secret des plats gourmets bien gardé!

Je ne peux cependant passer sous silence l'agitation politique qui une fois de plus, a secoué la France durant mon passage là-bas. J'ai le don d'arriver durant ces moments d'effervescence! Et plus ça change, plus c'est la même chose! Il s'agit, pour le gouvernement de Sarkozy, de changer l'âge de la retraite et de la faire passer de 60 à 62 ans; je suis persuadée qu'il y a de bons arguments dans les deux camps. Que l'on aille pousser un grand coup de gueule dans la rue lors de manifestations bien organisées, je comprends. Cela soulage et constitue une bonne soupape pour évacuer la frustration. Mais que l'on refasse le coup des grèves, que l'on prenne les usagers qui n'y sont pour rien en otages, cela me dépasse quelque peu. Hé les Français! Nous sommes au XXI^e siècle; il doit y avoir d'autres moyens pour défendre la démocratie. Il me semble que nous avons franchi l'étape des barricades. Dans un pays développé comme prétend l'être la France, pays intelligent, pays du savoir-vivre, comment peut-on envoyer des lycéens de quinze ans protester dans la rue? Sommes-nous tombés aussi bas? Le spectacle fut plutôt piteux, d'autant plus qu'il a perdu de sa vigueur dès les congés de la Toussaint. Vive les vacances! Mais France, où est ton idéal?

Quand je vois ce pays si beau et si bien protégé par ses lois, quand je le compare à des pays défavorisés, je suis surprise. Pourquoi ne pas aller aider un peu plus les pauvres dans cette ancienne colonie française qu'est Haïti?

Et plus ça change, plus c'est la même chose: 2 novembre 2010

Me voici revenue de ce côté de l'Atlantique; après avoir fait face au cancer de ma sœur en France, j'apprends maintenant que mon gendre va devoir subir lui aussi six mois de chimiothérapie. On veut toujours espérer, même si l'envie nous prend de vouloir se taper la tête contre les murs. Tenons bon. Ils ont une petite fille de six ans, alors essayons de faire confiance à la science médicale.

2 novembre, jour des élections de mi-mandat aux États-Unis. Je vote dans ce pays, maintenant, même que je suis inscrite au parti démocrate. Quelle déception pour nous! Les Républicains obtiennent la majorité à la Chambre des Représentants. Les Démocrates, toutefois, conservent le Sénat. Obama aura de la difficulté à gouverner. Si les Français désenchantés marchent dans la rue, les Américains, eux, marchent aux urnes! Même mouvement de foule inquiète et revancharde: ah! Ils vont voir ces hommes et ces femmes politiques! On change, mais on n'y gagne pas grand-chose. D'accord, le peuple, ici, en a assez du chômage et des maisons qui se perdent. Mais les autres sauront-ils mieux gérer la situation? Probablement pas. Obama a su sauver le pays d'une crise financière telle qu'on n'en avait pas connu depuis la Grande Dépression; il a fait passer une loi sur la réforme de la Santé, laquelle fut mal acceptée dans les milieux conservateurs. Tout cela est triste. Quand je pense au bonheur et à l'espérance qu'avait su procurer son élection à la présidence... Les peuples ont décidément la mémoire courte. Espérons seulement que ce changement ne perturbera pas trop le pays. Démocratie, tu es vraiment difficile à vivre. C'est comme le cancer... Il faut tenir bon. On finit par devenir cynique... Attention, danger, mauvaise attitude! Relevons la tête! Faisons confiance au système: qu'ils ne se chamaillent pas trop et voient aux intérêts des citoyens. C'est ce qu'aurait essayé de faire Jefferson, mais à son époque, malgré les problèmes, il nous semble que la situation était plus simple. Il n'avait alors pas à composer avec les armes meurtrières que l'on connaît aujourd'hui ni avec le terrorisme. Aussi, il n'avait pas deux guerres mondiales derrière lui.

Je ne veux pas finir ce chapitre sur une note suicidaire. Il nous reste encore toutes ces générations à protéger, à lancer dans la vie. Nous devons préparer ensemble leur avenir. Que Dieu, s'il nous entend encore quelque part, nous vienne en aide!

Décembre 2010

Roselyne, tu nous as quittés brusquement le 3 décembre 2010. Lorsque je t'avais vue, en octobre, je pressentais que tu approchais de la fin de ta vie avec nous. Tu me l'avais d'ailleurs dit. Pierre, ton mari, le redoutait aussi; mais nous espérions cependant te garder avec nous encore quelques mois. Avec Pierre, tu projetais même de te rendre à Toulouse aux environs de Noël. Quant à moi, j'espérais revenir au printemps. Nous aimerions chérir ces derniers moments passés avec toi: les délicieux restaurants et les rencontres chaleureuses avec tes amis du club du livre dont tu faisais partie dans la vallée de Chevreuse.

Tu es partie si vite, un AVC brutal a eu raison de ton courage et de ta gentillesse. Pierre était avec toi à l'hôpital; tu as pu me répondre au téléphone par des oui ou des non très faibles et tu t'es éteinte doucement dans ton sommeil le matin du 3 décembre. Je n'oublierai jamais le coup de téléphone de Pierre, passé à trois heures du matin, et que j'attendais malgré moi. Je raconterai plus tard notre départ précipité, en compagnie de Jerry, pour retrouver Pierre, nos cousins et te dire un dernier «Au revoir». Aujourd'hui, je voudrais simplement t'offrir un poème, ainsi que les dernières pages de notre voyage que nous avons fait dans l'Oregon, Jerry et moi, avec une amie. Rappelle-toi... Tu m'avais dit qu'un jour, tu aimerais que nous y allions toutes les deux.

Où es-tu?

Roselyne, sais-tu

quand je t'ai vue

dans ce cercueil

morte

froide

tes petites mains raides

ce n'était plus toi

ton regard rêveur nous avait quittés

ta voix chaleureuse ne résonnait plus

j'ai tellement eu l'impression que tu étais ailleurs

sous nos yeux n'était qu'une apparence

prête à s'évanouir

l'essentiel la vie qui animait ce corps s'était dissipée

pour rejoindre un univers mystérieux encore à nous caché

«Je crois l'âme immortelle et si c'est une erreur
c'est une erreur que j'aime» a dit Caton
Chaque jour je te cherche je te parle
et même si je pleure je sens ta présence en moi
Aujourd'hui sous ce Ginkgo majestueux éternel
Je t'offre la visite brève des chevreuils
venus à ma rencontre à ta rencontre
Je t'offre le regard attendrissant des biches que tu aimais tant
Au cours de nos ballades
Fugitives légères comme toi
elles disparaissent dans les bois.
Au revoir Roselyne.

Henry David Thoreau: Walden

“If a man does not keep pace with his companions, perhaps it is because he hears a different drummer? Let him step to the music which he hears however measured or far away” (Si un homme ne peut pas aller au même pas que ses compagnons, peut-être entend-il un tambour différent? Laissons-le marcher au son de la musique qu’il entend, quelque mesurée ou éloignée qu’elle soit.)

Cette phrase m’a longtemps intriguée, du fait que je me suis parfois trouvée un peu en dehors de la société où je vivais (je n’aimais pas les cliques universitaires; dans les bureaux, je ne participais pas toujours aux rencontres avec mes collègues). Je n’étais pas sauvage, mais j’ai toujours eu besoin de mon espace personnel. Arrivée aux États-Unis, je remarquais ces mêmes différences. D’une part, les Américains désireux d’appartenir à un groupe ou à un parti, ceux que l’on cataloguerait de plus conformistes (cela dit sans être péjoratif, car il y a un mérite à vouloir construire une société, à y participer pour tenter de l’améliorer). D’ailleurs, j’ai joint le parti démocrate et participe à plusieurs organisations vouées à la défense des droits humains, de l’environnement et des animaux, preuve que tout être humain ne peut vivre isolé sans risquer de se contredire! J’ai pourtant aussi rencontré des individualistes à l’écoute «d’un autre tambour.» Ces derniers venaient parfois de la Côte Ouest ou me parlaient de régions éloignées de notre côte Atlantique.

J’ai toujours su qu’il me faudrait découvrir ces contrées moins touchées par la main de l’homme: elles m’attirent tout en me faisant un peu peur. Encore française, bien que devenue américaine, j’avais pris racine sur cette Côte Est américaine. J’en connaissais la flore, la faune, les habitudes humaines ou du moins, pensais-je en connaître la plupart. Se plonger dans l’Ouest, c’était à nouveau s’arracher au familier pour découvrir un autre monde, inconnu. C’était un défi. Il ne s’agissait plus d’ouvrir les portes du passé, mais celles de l’avenir, avec tout ce qu’il peut compter de mystères et d’aventures.

Oregon, nous voici!

Cela faisait des années que je rêvais de retourner dans l'Ouest des États-Unis. Comme plusieurs, j'avais découvert et aimé San Francisco, la majesté de son Golden Gate, ses parcs, son quartier chinois et les trams qui cahotent sur les collines.

Mais cette fois-ci, je songeais à des paysages plus isolés, plus éloignés de la civilisation. Tout s'est décidé rapidement; une amie ayant un voyage d'affaires prévu en Oregon nous invite à la rejoindre là-bas. Je ne me fais guère prier, d'autant plus que nous avons de vieux amis que nous souhaitions revoir à Ashland. Le départ se fait de Baltimore, ce qui pour nous constitue l'Amérique «ordinaire.» L'aéroport, en ce lieu, était calme, ce qui contrastait avec l'activité qui régnait dans celui de Las Vegas –Sin-City au moment de notre arrivée. L'on appelle Las Vegas Sin-City en raison de ses casinos, mais aussi, de la corruption et de la prostitution qui y règnent. Cette ville en est pourtant une en pleine expansion et reçoit des milliers de visiteurs chaque année, lesquels s'y rendent en famille ou en groupe. La nuit, elle émerge du désert tant ses lumières la rendent étincelante. À travers les vastes baies de l'aéroport, nous pouvions distinguer autant les casinos que les larges avenues. Au sol, l'ambiance est animée par des machines à sous où je me suis empressée de perdre cinq dollars. Je me serais laissé prendre au jeu mais je n'avais pas le temps, du fait que nous étions en correspondance. Heureusement pour mes maigres économies, d'ailleurs! Ce jour-là, nous ne faisons que changer d'avion. Nous reviendrons à Las Vegas, mais nous n'y resterons pas.

Un petit avion ne pouvant transporter qu'une vingtaine de personnes nous a conduits à Medford où nous sommes débarqués à trois heures du matin, ce qui pour nous représentait six heures du matin en tenant compte du décalage horaire. Nous n'en étions toutefois pas trop affectés. Ce petit aéroport nous apparaissait si tranquille comparé à la fébrilité de Las Vegas. Un taxi nous attendait pour nous emmener à notre hôtel. Puis, après quelques heures de sommeil profond, nous voilà à nouveau sur la route, en direction de Klamath Falls. C'était notre compagne de voyage qui, plutôt énergique, conduisait, tandis que Jerry occupait la place du copilote. Pour ma part, j'étais assise à l'arrière à établir notre programme.

En route pour l'aventure!

Nous sommes prêts de bon matin. Rien ne fera obstacle à notre randonnée. Je suis étonnée par notre calme et notre détermination; on dirait que nous sommes comme en état de grâce. Plus rien ne semble compter, si ce n'est l'attente de la découverte. La route est tranquille et bientôt, nous arriverons au lac de Klamath. Une fois là, nous nous arrêtons pour contempler la beauté paisible de l'eau et les drôleries des pélicans qui viennent jouer avec nous. Nous sommes au début du mois de juin et donc, le temps est doux, l'air léger et la lumière cristalline. Il n'y a que peu de monde et les maisons parsèment un paysage accueillant où il semble faire bon vivre. Dès le départ, on ressent un sentiment d'espace qui fait que l'on respire plus librement. Le silence règne et je constate que nous-mêmes parlons plus lentement, comme si nous étions à l'écoute d'une voix intérieure.

Klamath Falls nous ramène à la réalité! C'est une grosse bourgade typiquement américaine, très ancrée dans le siècle, et notre esprit pionnier doit faire face aux grandes chaînes de magasins: Safeway, Borders, etc. La globalisation s'est déjà faite depuis longtemps sur ce continent! Ceci procure l'avantage certain de ne pas se sentir perdu, mais je sais qu'au fond de nous, nous attendons autre chose... Rendons toutefois justice à ces petits restaurants fréquentés par les gens du coin qui nous jettent des regards à la fois amusés et incrédules. Ils doivent se méfier, et à juste titre, des investisseurs et de ces vautours bien décidés à leur arracher leurs terres.

L'aventure nous attend le lendemain matin, alors que nous partons pour Crater Lake...

Crater Lake

Nous roulons pendant plus de deux heures à travers des forêts denses alors qu'il n'y a aucune autre voiture autour de nous. Il faut dire qu'en ce 11 juin, nous n'en sommes qu'au début de la saison, mais quoi qu'il en soit, cette solitude nous convient. Loin de nous sentir isolés, nous commençons à nous unir à la nature qui peu à peu, semble nous incorporer. Et puis soudain, voilà que nous apercevons de la neige. Elle nous surprend d'abord dans les clairières, puis sur le flanc des montagnes. Sous le vert sombre des sapins, elle est d'une blancheur étincelante. Une fois parvenus au pied des crêtes, nous constatons qu'elle règne partout en plus de scintiller sous le soleil; dans le silence des monts, elle revêt tous les sommets qui nous entourent et réveille nos cœurs d'enfants par sa puissance magique. Faut dire qu'elle était inattendue puisque la route n'a été ouverte que tout récemment.

Voici enfin Crater Lake, l'un des lacs les plus profonds au monde. Son charme mystique nous envoûte sur le champ et le bleu à la fois mystérieux et foncé de ses eaux nous attire. Crater Lake a été découvert par accident il n'y a pas si longtemps, soit en 1853, par un groupe de chercheurs d'or qui n'avaient alors aucune idée quant à son existence puisqu'il ne figurait nullement sur leur carte... (Les Indiens, eux, toutefois, connaissaient ce lac. Même qu'ils le respectaient.) Surprises dans la nuit, les mules de nos pionniers durent s'arrêter net au bord du précipice engendré par les falaises.

On peut imaginer la stupeur des hommes et des animaux! Quand bien même nous arrivons par une route carrossable, nous sommes frappés par la majesté des lieux. Chacun participe à un sens du sacré et comprend la vénération qui se mêlait à la crainte des premiers habitants de ce continent.

Je sais que je suis arrivée dans l'Amérique que j'aime, celle à la fois primitive et majestueuse, celle qui m'accueille et que je dois aussi respecter.

Le Pacifique

Le lendemain, nous partons en direction de la côte du Pacifique. Nous n'oublierons jamais cette première nuit passée sur la falaise, dans ce petit «Bed & Breakfast» entouré d'eau à marée montante. Quelle vue imposante s'offrait à nous lorsqu'au petit matin, nous vîmes d'immenses rochers qui semblaient veiller là de toute éternité. Au loin, sautant dans les flots, nous vîmes de plus une baleine, une résidente, m'a-t-on expliqué, car la plupart étaient retournées vers le nord.

Il y a très peu de villas sur cette partie de la côte sise près de Brookings. Personne sur la plage... Ah... Si! Nous y avons vu un homme solitaire en train de promener son chien. Dans la forêt, l'été, quelques sans-abris viennent chercher du bois pour faire leur feu. L'hôtesse m'a expliqué que chaque été, ces derniers s'installent dans les bois qui longent la rivière; ils vivent de la pêche en plus de se nourrir de baies sauvages. Il y a aussi là des enfants, de véritables petits Robinson! Selon ce qui nous a semblé, ils avaient l'air libre et heureux. Ils jouaient sur leur radeau et s'amusaient à s'éclabousser comme le font tous les gosses de cet âge. Alors que je fis part de mon inquiétude, à leur endroit, lorsqu'arrive la saison hivernale, on me rassura en me précisant que l'Oregon offre l'une des meilleures protections sociales des États-Unis et que de ce fait, on ne les laisse pas dehors dans le froid. Je me rappelle avoir vu, sur le T-shirt d'un travailleur rencontré il y a peu: «I work so that the others can play.» Il avait blagué avec nous en disant qu'il était vrai que: «Je travaille pour que les autres puissent jouer.»

Cet après-midi, nous nous rendons à Cape Sebastien. On se fige presque dans un état de stupeur devant cette vue «à vous couper le souffle», cliché qui exprime précisément ce que nous ressentons. Nous restons muets devant cette beauté qui nous dépasse, celle qui fait que l'être humain reconnaît sa petitesse face à l'horizon sans limites. Nous avons la sensation ou l'intuition qu'il y a comme une force cachée qui nous pousse d'un souffle qui lui, nous envahit. C'est la prise de contact avec une nature qui précède la vie humaine. En contraste avec celle-ci, il y a cette belle route, construite par la main de l'homme, qui ne semble être là que pour nous aider à honorer, respecter et adorer le Dieu du Pacifique.

Pistol River

Pistol River devrait son nom, paraît-il, à un pionnier qui aurait perdu son pistolet dans ses flots. On y voit des dunes à l'infini. Le vent déchaîné souffle au large et repousse la rivière alors que son élan porte celle-ci vers l'océan. Dès notre arrivée, nous sommes surpris par ce mouvement antagoniste. Le Pacifique nous semble immense, invincible. Nous, les êtres humains, sommes dépassés, pris de vertige et perdus dans ce sentiment de «l'infiniment petit dans l'infiniment grand» dont parle si bien Pascal. Nous éprouvons une sensation d'humilité face à la force de la nature. Le temps ne compte plus. L'océan est ici depuis toute éternité et l'on ne peut s'empêcher d'y pressentir le commencement de la vie. Reprenant peu à peu nos esprits, mon amie et moi, troublées, nous regardons en nos exclamant:

-Dieu existe, n'est-ce pas?

Pourquoi cette réaction spontanée? Jerry se trouve lui aussi dans un état méditatif. Figé, il essaie de se remettre à la photographie.

La beauté de ces paysages sauvages est d'essence transcendante, génératrice de trances et créatrice d'âmes mystiques. Elle nous attire et nous repousse à l'image des vagues sur la rivière, lesquelles, bien que repoussées par le vent, s'acharnent à vouloir se perdre dans le Pacifique.

Sommes-nous en pleine crise de méditation sur le mystère qui entoure l'origine de la vie? Il me semble que tout nous porte à se questionner: perdus et ainsi isolés dans la nature, nous sommes dans l'attente d'une réponse. «L'essentiel demeure de savoir se taire pour écouter la réponse soufflée par le vent», comme l'a si bien chanté Bob Dylan. «The answer my friend is blowing in the wind... C'est le vent, mon ami, qui souffle la réponse.»

Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Je n'oublierai jamais ce sentiment de pulsion à la fois physique et spirituelle, cette attirance mêlée à la crainte de l'inconnu. À la splendeur de ces scènes s'ajoute la peur, celle qui rejoint l'effroi des êtres primitifs qui ont vécu avant nous. La civilisation nous protège, mais n'est-elle pas aussi parfois un leurre qui nous cache l'essentiel de notre quête spirituelle? Il me semble que je comprends mieux l'appel de l'Ouest, cette fascination si bien évoquée dans le film «Into the Wild» de Sean Penn.

Je me rends compte qu'il faut s'être perdu pour pouvoir se trouver: je ne suis pas venue ici en vain et tout a une réponse pour qui sait attendre. Peut-être ne serai-je plus tout à fait la même après avoir vécu et ressenti la présence d'un autre monde qui nous précède depuis des siècles et qui peut-être, nous survivra.

L'appel des régions sauvages

J'avais déjà découvert, dans ma jeunesse, en Europe, des paysages qui m'avaient impressionnée. On n'oublie jamais les premières ascensions, en été, dans les Alpes, ni en hiver, d'ailleurs, alors que sous le soleil, les pics sont étincelants de neige. Il me semble, cependant, que là-bas, nous restions plus en contact avec la civilisation et retrouvions assez vite le charme et le confort des fermes et des chalets.

À l'âge de vingt ans, en Écosse, nous avons, avec des amis, exploré les Hébrides et je me souviens particulièrement de notre visite sur l'île de Skye, des collines verdoyantes qui se perdaient à l'infini dans l'Atlantique. Il n'y avait que peu d'habitants sur ces terres. Nous y avons pourtant rencontré un berger et ses moutons sous un ciel immense. Je n'avais, malgré tout, pas éprouvé, comme dans l'Oregon, ce sentiment de profonde solitude humaine face à une nature sauvage, débridée, probablement cruelle et hostile en hiver. D'ailleurs, les Hébrides ont été visitées par les Vikings et habitées par les Celtes comme en témoignent les dolmens dans l'île de Lewis.

La côte de l'Oregon, sur le Pacifique, fut-elle visitée ou habitée par des Indiens? Si c'est le cas, ont-ils disparu sans laisser de traces? Se sont-ils réfugiés à l'intérieur du pays, non loin de Crater Lake? Tant de questions demeurent encore sans réponses... Je crois bien qu'il me faudrait une autre vie pour sonder le mystère.

Ashland

Ashland, c'est vraiment le retour à la civilisation. Il y eut un choc au contact de ces montagnes sauvages, de l'océan débridé et de ces habitants qui vivent à un rythme différent du nôtre. Ainsi donc, nous voici revenus dans un monde qui nous est plus familier, mais à vrai dire, je me sens quelque peu désorientée. Dans un certain sens, je suis heureuse de me retrouver dans un cadre qui est le mien: de jolies maisons de ville, des boutiques élégantes, des flâneurs qui tout comme nous, apprécient ces beaux objets que sont les vêtements, les livres, et la vaisselle décorée. Cependant, au fond de mon cœur, une voix insistante me dit:

-Ne nous oublie pas!

Non, je ne pourrai jamais oublier cette insaisissable beauté dont j'ai été témoin durant ces derniers jours.

Ashland a le charme d'une cité américaine. Je me rappelle avoir lu, dans des écrits de J.P. Sartre, au sujet de cette différence si particulière qui existe entre les villes européennes concentriques, développées autour de l'église de la place, et les villes américaines avec leurs rues droites ouvertes sur le continent, comme si la route ou la voie ferrée s'étaient simplement arrêtées pour leur donner naissance avant de poursuivre leur découverte.

Nous nous promenons sur une rue droite d'où l'on peut voir une chaîne de collines et de montagnes. Une fois dans le centre-ville, nous arrivons au théâtre de Shakespeare; il y a ici chaque année un très beau festival qui attire des troupes de théâtre et des spectateurs provenant du monde entier. Nous n'aurons pas le temps, au cours de cette présente visite, d'assister à une quelconque pièce, mais ce n'est que partie remise.

Nous rencontrons là de vieux amis que nous n'avions pas vus depuis au moins une bonne douzaine d'années. Il s'agissait d'une rencontre prévue et attendue des plus émouvantes. Ce qui nous surprend le plus, c'est de pouvoir ainsi nous retrouver, malgré le temps, la séparation, les épreuves et les joies de la vie. Comme quoi il est vrai qu'une solide amitié sait résister aux intempéries de l'existence.

Qui suis-je

Ô terrible question à laquelle nous refusons souvent de répondre honnêtement. Française ou Américaine, Française et Américaine? Je n'attache pas beaucoup d'importance à la nationalité. Je me sens bien ici, je me sens bien en France et je suis toujours prête à célébrer et le 4 et le 14 juillet! Et la religion? Toutes les religions ont leur valeur tant qu'elles demeurent tolérantes; mais qu'elles oublient ce principe et les pires cataclysmes s'abattent alors sur l'humanité. Thomas Paine a dit que toute démocratie devait à la fois protéger les différentes religions, mais aussi, se protéger des religions. Si Dieu existe, il est en chacun de nous et dans l'Univers. Pourquoi se cacherait-il dans les temples et les églises alors qu'il a les forêts et les oiseaux pour chanter ses louanges et la foudre pour détruite l'arbre qui le représentait?

En raison de mon éducation, je me dirais judéo-chrétienne. Avançons cependant un peu dans cette démarche pour essayer de se définir. Laissons de côté nationalité, religions ou accidents de naissance et allons à l'essentiel. Je suis une femme occidentale (une vieille dame, diraient les jeunes, quoique l'âge me donne justement l'avantage de voir la vie sous un certain angle, parfois même avec indulgence). Je suis donc une femme occidentale éprise d'indépendance, indépendance bien malmenée quand on est épouse, mère et grand-mère – la catastrophe complète disait en riant Zorba le Grec. Et cette femme que je suis veut encore croire en la liberté, surtout pour les femmes du monde entier, et malgré les horribles crises humanitaires que nous traversons, je veux aussi croire en la générosité du cœur humain. Comme l'a écrit Marivaux dans *Le jeu de l'amour et du hasard*: «On n'est jamais trop bon dans ce monde cruel.» J'espère pouvoir garder ce credo jusqu'à la fin de ma vie, et cela, en dépit de l'adversité et d'inévitables déceptions. J'aimerais pouvoir dire avec Édith Piaf: «Non, je ne regrette rien!» Cette même Piaf que j'ai entendue chanter ces mots six mois avant sa mort, elle vibrait de tout son être en plus de faire tressaillir tous ceux qui l'écoutaient ce soir-là.

Conclusion

À la fin d'un ouvrage, le lecteur et l'écrivain aimeraient se rejoindre dans une pause, au moment où l'on tourne la dernière page. J'ai vagabondé dans le temps et l'espace depuis ma petite enfance, rue de la Convention, jusqu'à l'âge mûr en Oregon. Mais y a-t-il vraiment temps et espace? Pourquoi ne pas parler de permanence, du temps de la vie, de cette durée de notre existence sur cette planète où chacun se retrouve parmi les autres au milieu de différents éléments? Que ce soit en France, en Europe, sur ce continent américain ou en d'autres parties du monde, souhaitons de nous découvrir tout en ouvrant les yeux sur ce qui nous entoure, que ce soit une immense ville cosmopolite, un petit village provençal, des plages infinies, de vastes montagnes ou tout simplement un joli jardin décoré de rosiers multicolores où voltigent en paix des papillons radieux rendant gloire au soleil. J'aimerais que ceux et celles qui ont lu ce livre l'acceptent comme un hymne à la vie, à notre vie, malgré ses embûches, son chaos, mais aussi, sa beauté et son mystère.

Bernadette Ledoux-Brodsky

Mai 2011

